

le passeur

32

FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE
DU LOISIR LITTÉRAIRE



ARTISTE ROCHELLE MAYER

Présentation du numéro

Concours de haïsha

- 06 Montréal /
- 16 Montérégie /

Micro ouvert

- 06 Montréal /
- 11 Gaspésie-
Îles-de la Madeleine /
- 13 Laval /

Ateliers d'écriture

- 09 Côte-Nord /
- 14 Lanaudière /

Mots croisés

Carnets d'écriture

- 03 Capitale-Nationale /
- 04 Mauricie /
- 05 Estrie /
- 06 Montréal /
- 11 Gaspésie-
Îles-de-la-Madeleine /
- 12 Chaudière-Appalaches /
- 13 Laval /
- 15 Laurentides /
- 16 Montérégie /
- 17 Centre-du-Québec /

Livres ouverts

- 01 Bas-Saint-Laurent /
- 04 Mauricie /
- 06 Montréal /
- 07 Outaouais /
- 13 Laval /
- 14 Lanaudière /
- 15 Laurentides /
- 16 Montérégie /

ÉDITION NUMÉRIQUE
12.2013



FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE
DU LOISIR LITTÉRAIRE

Adresse administrative et postale

12306, boulevard O'Brien
Montréal, Qc H4J 1Z4

Siège social et formation

Stade olympique
4545, avenue Pierre-De Coubertin
Montréal, QC

Téléphone / Courriel

514.252.3033 / lepasseur@fqll.ca

La revue virtuelle **le passeur** est offerte en libre-service sur le site web de la FQLL. Un **DON** minimal de 2 \$ est suggéré. Paiement PayPal (bouton sur le site web) ou chèque libellé à la FQLL. La FQLL est un organisme de charité émetteur de reçus d'impôt en échange de dons.

RESPECT DU DROIT D'AUTEUR

Les auteurs ont accordé à la FQLL un droit de publication de leur texte dans ce numéro de la revue virtuelle **le passeur**. À l'exception d'une impression pour lecture personnelle, la reproduction ou toute autre utilisation des textes de création littéraire est interdite sans l'autorisation préalable de l'auteur, ce dernier demeurant le titulaire des droits sur son œuvre.

Directrice littéraire Danielle Shelton
Collaborateurs Maxianne Berger
pour ce numéro Denis-Martin Chabot

Francine Chicoine
Diane Descôteaux
Micheline Duff
Isabelle Lacharme
Diane Robert
Leslie Piché
Marianne St-Onge

Réviseurs Marcelle Bisailon
Danielle Bleau

Artiste R. A. Warren
Infographie Rochelle Mayer
Webmestre La cigale et la fourmi
Alain Legros

ISSN 1914-2765 (Montréal. Imprimé)

ISSN 2291-4978 (Montréal. En ligne)

Dépôt légal volontaire – publication numérique gratuite
Bibliothèque et Archives nationales du Québec
Bibliothèque et Archives Canada

Culture
et Communications

Québec



La revue bénéficie du soutien
du ministère de la Culture
et des Communications

- 04** **P**ésentation du numéro
et renseignements utiles

Concours de haïsha

- 06** Vincent Collard / Valérie Marin /
Olivier Normand-Jenny / 06
Jovette R. Bernier / 16

Micro ouvert

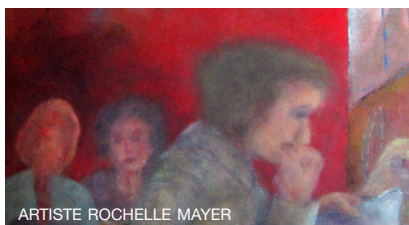
- 08** Dali Rivah Tourki / 06
Flower bomb
- 09** Maxianne Berger / 06
L'épouse
- 10** Leslie Piché / 13
E.T. est une femme
- 11** Vincent Collard / 06
Latex d'extérieur
Promenade
- 12** France Bonneau / 06
Cela nous suffit
- 13** Ginette Bouchard / 06
Octobre
- 14** Marianne St-Onge / 11
De travers

Ateliers d'écriture

- 16** Gilbert Banville / 09
Séjour à la campagne
Séjour à la montagne
- 17** Sophie Décosse / 14
Liberté passagère

Carnets d'écriture

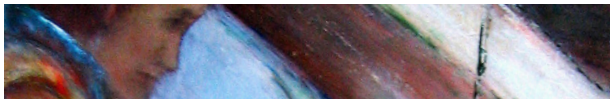
- 18** Gervais Soucy / 03
Le Noël de ma mère
- 19** Claire Gagnon / 03
Femme à la fenêtre
- 20** Véronique Morel / 03
Météo
- 21** Reine MacDonald / 04
L'hiver
- 22** Aline Élie / 05
Le secret
- 23** Sylvie St-Laurent / 05
L'intrus
- 24** Françoise Belu / 06
La plume
- 25** Ariane Bouchardy-Gauthier / 06
D'Afrique



- 26** Jacques Drolet / 06
Ma virgule d'écrivain
- 27** Catherine Genest / 06
Croisée des mots
- 28** Sylvie Labrie / 06
Parcelles de Java
- 29** Céline Landry / 06
Angelina
- 30** R. A. Warren / Danielle Shelton / 06
Le siffleur
- 32** Brigitte Le Blanc / 11
Soir d'hiver
- 34** Ginette Lachance / 12
Rapport du 31 août
- 35** Blanche Denyse Boucher / 13
L'attente
- 36** Diane Landry / 13
Dure
- 37** Claude Drouin / 13
Nouvelle voie
- 38** Yves Patrick Augustin / 15
Plus jamais je ne dirai
- 39** Anne-Marie Larocque / 15
Les lettres d'hier
- 40** Geneviève Lavoie / 15
Déperdition
- 42** Paul Villeneuve / 15
Avec les mots
- 43** Monique Pagé / 16
Sous la Lune
- 44** Danielle Hudon / 16
Imprévu
- 46** Lucie Marois / 16
Noble bohème
- 47** Isabelle Couture / 17
Les dames assises
- 48** Diane Robert / 12
Diane Descôteaux / 17
Tombe

Livres ouverts

- 60** **M**ots-croisés / concours



La Fédération québécoise du loisir littéraire publie avec un peu de retard la troisième édition de sa revue virtuelle **le passeur**. La raison en est que la direction a décidé en novembre d'augmenter le nombre de pages afin de faire participer un plus grand nombre d'auteurs. Ainsi, de 46 pages pour les numéros 30 et 31, la revue passe avec le numéro 32 à 62 pages. C'est la force de l'équipe : la capacité de répondre rapidement aux besoins des membres.

Que trouve-t-on dans ce supplément de la revue ? Des textes de 41 auteurs représentant 11 des 17 régions administratives du Québec, 14 auteurs de plus que le numéro précédent, pour le même nombre de régions. Le numéro 30 de la revue avait publié 24 auteurs de 9 régions. Notez que chaque texte paru dans les numéros 30, 31 et 32 constitue une participation au **concours** du loisir littéraire 2013. Un jury indépendant délibérera à l'hiver 2014 et les noms des lauréats seront dévoilés dans le numéro du printemps (numéro 33). Voyons maintenant le contenu, plus en détail.

Tout d'abord, quatre textes lauréats d'un **Concours de haïsha** qui s'est déroulé au stand de la FQLL au Salon du livre de Montréal 2013. Diane Descôteaux a animé des ateliers d'écriture sur place et 78 visiteurs ont participé en écrivant un haïku inspiré de l'une des quatorze images offertes par le photographe d'art R. A. Warren (également verbicruciste de la FQLL). Merci aux participants et félicitations aux lauréats : Vincent Collard, Valérie Marin, Olivier Normand-Jenny (région 06) et Jovette R. Bernier (région 16).

Les pages suivantes, titrées **Micro ouvert**, constituent une nouvelle section régulière née avec la mise en œuvre d'un programme de soutien, par la FQLL, d'activités de lecture publique de textes littéraires inédits, coordonnées par des membres de la FQLL. Animée par Denis-Martin Chabot (région 06), la première soirée littéraire s'est déroulée dans le cadre du festival « Fierté littéraire », un événement produit par Diffusion Adage, un membre collectif de la FQLL. Le public a voté pour le poème de Dali Rivah Tourki (région 06). Un jury a accordé une mention à Maxianne Berger (région 06), pour une suite de haïku, et à Leslie Piché (région 13), pour une nouvelle. Diane Robert (région 12) a animé une seconde soirée, un cabaret littéraire de la série Création Vive. La poète invitée France Bonneau (région 06) a reçu un cachet de l'Union des écrivaines et des écrivains québécois (UNEQ). Le texte d'une de ses chansons a été retenu pour publication. Un jury a sélectionné deux brefs poèmes lus au micro ouvert, ceux de Vincent Collard et de Ginette Bouchard (région 06). Enfin, Marianne St-Onge (région 11) a animé un micro ouvert dans le cadre du festival littéraire de Maria, « Les souffleurs de vers - Paroles en fusion ». *Le passeur* publié un de ses poèmes.

La section **Ateliers d'écriture** revient avec deux micronouvelles de Gilbert Barville, en provenance du Camp littéraire de Baie-Comeau, un membre collectif de la FQLL. Suit une autre micronouvelle de Sophie Décosse, qui a suivi un atelier d'écriture avec Micheline Duff.

Il y a ensuite la section **Carnets d'écriture** qui donne à lire des textes en provenance de membres individuels. Les contributions retenues sont présentées par région et, à l'intérieur de celles-ci, par classement alphabétique. Tous les genres de création littéraire cohabitent dans cet espace. Les 29 auteurs sont : Gervais Soucy, Claire Gagnon et Véronique Morel (région 03); Reine MacDonald (région 04); Aline Élie et Sylvie St-Laurent (région 05); Françoise Belu, Ariane



Bouchardy-Gauthier, Jacques Drolet, Catherine Genest, Sylvie Labrie, Céline Landry, Danielle Shelton et R. A. Warren (région 06); Brigitte Le Blanc (région 11); Ginette Lachance et Diane Robert (région 12); Blanche Denyse Boucher, Diane Landry et Claude Drouin (région 13); Yves Patrick Augustin, Geneviève Lavoie et Paul Villeneuve (région 15); Monique Pagé, Danielle Hudon et Lucie Marois (région 16); Isabelle Couture et Diane Descôteaux (région 17).

La section suivante, **Livres ouverts**, a été bonifiée par un programme de soutien à l'animation de clubs de lecture autour des livres présentés dans **le passeur**. Comme pour les autres programmes, toute l'information se trouve sur le site Web de la FQLL. Ce numéro de la revue ajoute à la sélection 10 publications de membres de la FQLL : un collectif à compte d'éditeur (le prix du concours de mots croisés) et 9 à compte d'auteur : couverture, extrait, commentaire et référence pour l'achat. Le critère de la nouveauté, si cher aux médias, n'est pas retenu ici. Le choix se porte plutôt vers l'intérêt de la démarche d'écriture et d'édition pour le lecteur, lui-même auteur amateur ou en développement. La diversité des genres et des régions est aussi prise en considération.

Suit un **Mots croisés** à thématique littéraire, créé par un membre bénévole, R. A. Warren. La grille n'est pas interactive, on doit l'imprimer pour relever le défi, armé d'un bon vieux crayon à mine de plomb. Puis, avant la diffusion virtuelle du numéro suivant de la revue, on poste la grille complétée et le bon de participation. On court ainsi la chance de gagner un des livres présentés dans la section **Livres ouverts**. Le solutionnaire de la grille se trouvera dans le prochain numéro, de même que le nom de la personne gagnante.

Il est à noter que les pages des signatures de membres collectifs partenaires ont été retirées de la grille graphique de la revue. Voir, sur le site fqll.ca, qui héberge la revue **le passeur**, les conditions rattachées au statut de membre collectif et les avantages, notamment ce qui concerne les régimes d'assurances en responsabilité civile, et celle des administrateurs et dirigeants.

Qui illustre les couvertures de la revue ? Chaque numéro de la revue est illustré par une ou plusieurs œuvres d'un artiste en **art visuel**. S'il n'y a aucune thématique pour les mots, en revanche le visuel en a une : « **les gens d'ici** », dans toute l'expression de notre multiculturalisme. Merci à **Rochelle Mayer** (région 06) pour les huiles sur toile de ce numéro : *L'heure de pointe*, *Un moment partagé*, *Le poète*. Contact : rochellemayer.ca.

Il n'y a aucune date de tombée. Textes, livres et images reçus sont conservés dans une banque permanente qui alimente les trois numéros annuels de la revue, dont les dates de diffusion sont **avril**, **août** et **décembre**. Les auteurs doivent avoir payé leur adhésion à la FQLL au moment de la diffusion. Voir sous l'onglet « **Revue Le passeur** » du site fqll.ca le formulaire de soumission de textes, de livres et d'illustrations.

Merci au ministère de la Culture et des Communications du Québec pour son soutien. Merci aux auteurs et aux collaborateurs.

Bonne lecture !

Danielle Shelton, directrice littéraire

Le concours s'est déroulé au stand de la FQLL au Salon du livre de Montréal 2013, principalement lors d'animation d'ateliers d'écriture.

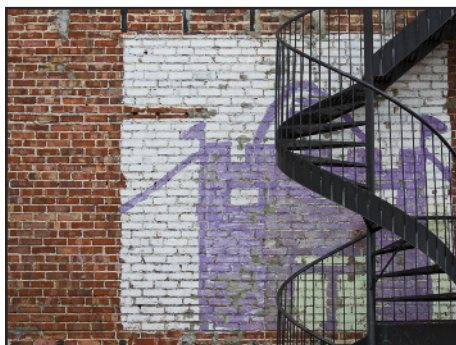
Il a été proposé aux participants d'observer une image de leur choix parmi un lot de quatorze, pour faire surgir un souvenir lié à une vive émotion et écrire un haïku, la plus brève des formes poétiques d'inspiration japonaise. Le poème devait s'harmoniser avec l'image sans toutefois la décrire.

RÉGION

06

Vincent Collard

haïku 1



rêve adolescent
mon premier appartement –
la ville à mes pieds

RÉGION

16

Valérie Marin

haïku 2



les voix inversées
dans l'immensité du ciel
m'approchent de toi

Rappelons qu'un haïku classique est un poème de trois vers dont le premier compte 5 syllabes, le second 7 et le dernier 5. Il n'est pas nécessaire de respecter à la lettre la règle du nombre de syllabes, mais le tout doit en avoir au plus 21, dans le respect du rythme court, long, court.

Merci au photographe d'art R. A. Warren, à la *haijin* Diane Descôteaux, à la bénévole Isabelle Lacharme et aux 78 participants. Félicitations aux lauréats.

RÉGION

06

Jovette R. Bernier

haïku 3



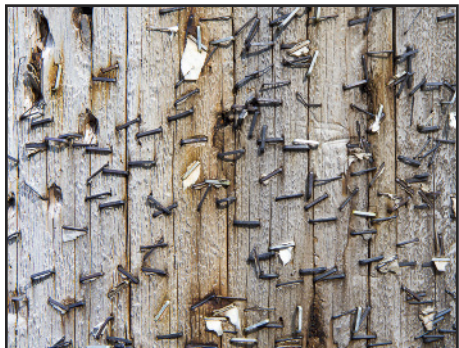
couleur de nuage
tel un continent perdu
flotte au fil de l'eau

RÉGION

06

Olivier Normand-Jenny

haïku 4



l'arracheur d'affiches
a guéri l'arbre trop tard
l'oiseau est parti

RÉGION

06

Dali Rivah Tourki

prose poétique*

Flower bomb

Je peux me soûler de son insanité. Jusqu'à l'infini. Avec lui, le seul qui arrive à regarder l'horreur du monde dans les yeux, je peux succomber. À l'excès. Succomber os après os, crâne en premier. Crâne écrasé. Contre le béton. Explosions. Feux d'artifice. Explosions de couleurs, malgré mes habits noirs. Explosions de peinture et de sang sur des trottoirs. Trop gris, ou trop blancs. Peindre des arcs-en-ciel sur des fonds de rouge, d'hémoglobine, sur des trottoirs trop fixes, trop sexistes, ou trop hétéronormatifs. Des trottoirs laids. Sombres. Suprêmes, capitalistes et caucasiens. Des trottoirs sans fleurs, sans couleurs, sans histoires. Sans cris étouffés dans le noir, et le silence. Sans traces perdues dans le désert, immense.

Des chemins qui ne mènent pas au Royaume de Cœur.

Je peux être une *flower bomb* et m'écraser comme un vaisseau spatial sur les trottoirs de Montréal. Étaler mes pétales, en toute splendeur, afficher mes couleurs, faire en sorte que tes randonnées matinales aient l'air plus gay. Plus *friendly*. M'écraser. Sur une mosquée. Donner des fleurs champêtres à l'imam, au rabbin, au pape, au président, au policier, aux brigades antiémeutes, aux brigades antiterroristes, aux brigades antiqueers, aux brigades anti-Femen, aux brigades anti-love, aux Tunisiens, aux Arabes, à l'imam, l'imam, l'imam, l'imam, les mains. Les mains de fleurs et de sang. De fleurs champêtres et de sang. M'écraser, succomber à un espoir. Un espoir comme une révolution.

* Il s'agit de *spoken word* – un mot anglais considéré intraduisible –, une forme de prose poétique écrite pour être déclamée sur scène, en sachant le texte par cœur.

L'auteur est le lauréat du micro ouvert du festival Fierté littéraire 2013, à thématique LGBT, produit par Diffusion Adage, un membre collectif de la FQLL.
Il s'agit d'un prix du public.

Adage

L'épouse

dans la cuisine
entre soupe et salade
l'aveu redouté
un jeu de roman-savon
quelle en sera la suite

sentier parcouru
de racines mousseuses
il est tombé
follement épris
d'un garçon de dix-huit ans

tiroirs penderies
vidés quand il m'a quittée
me jugera-t-on
sitôt je m'enferme
dans mon propre placard

cette ombre blanche
qui me châtie du miroir
ses yeux me blâment
sa chanson me blâme
femme femme femme

séparés
par trois fuseaux horaires
nous pleurons
ensemble au téléphone
chacun dans son chagrin

le lit conjugal
l'été sans climatiseur
insoutenable
paradoxe de l'amour
j'épouse son absence

Choix de la directrice littéraire de la revue,
Le passeur, lors du micro ouvert LGBT.

E.T. est une femme

Ce devait être en 1978. Le film coup de poing *Mourir à tue-tête* n'était pas encore à l'écran et le discours féministe nous attendait impatiemment à l'université. Nadia Comaneci avait ébloui le monde, mais aussi laissé derrière elle plusieurs fillettes malheureuses et un peu jalouses de ne pas avoir son corps... Or, de 14-15 ans à 17-18 ans, les filles deviennent jeunes femmes.

Les hommes nous sifflaient alors sur la rue et nous racolaient sans retenue ; ce qui est plus rare aujourd'hui, ou est-ce l'âge ? Enfin, le mien ! Je marchais beaucoup plus à l'époque. Surtout pour aller au cégep Montmorency. À Momo – comme nous disions – où une certaine enseignante de lettres, Agathe T., éveillait nos consciences littéraires pendant que les marxistes-léninistes s'occupaient du politique, ce qui était de bon ton alors.

Ce matin-là, j'avais plutôt décidé de *poucer*. Oui, oui ! je savais que le Gros Méchant Loup n'est pas toujours qui l'on croit et qu'il valait mieux monter à l'avant, se méfier des portes au verrouillage automatique, éviter le surnombre masculin, etc. Allumez-vous une cigarette si vous vous sentez menacée, monsieur ne vous laissera pas brûler son bel intérieur... que dirait-il à son épouse ? Tenez vos clefs entre vos doigts, elles deviennent une arme aux dents redoutables... Bla bla bla.

La Mercedes – cette voiture de luxe se démarquait alors nettement du lot – s'arrête à ma hauteur et la dame m'invite à monter. Bien sapée, gentille, intéressante et intéressée, elle placote avec une pointe d'accent qui lui donne de la classe et m'intimide un peu. Elle m'invite au resto pour un café, je rétorque que j'ai cours ; elle répond qu'elle reviendra me prendre après les classes à quoi j'oppose un non poli. « Merci, madame, pour le trajet. »

En sortant du véhicule, le malaise m'envahit. Puis, la certitude : cette femme me *cruisait*.

Troublée, j'entrai au cégep avec l'impression de laisser derrière une naïveté que je m'ignorais. Les mecs, c'était facile, évident et souvent grossier. Mais que je puisse être aussi un objet de désir pour une femme, ça ! c'était tout à fait étonnant et déroutant.

Je venais de rencontrer E.T., avant Spielberg.

Texte offert par la nouvelle présidente de la FQLL,
lors du micro ouvert LGBT.

Latex d'extérieur

écrire c'est délicat
comme repeindre les barreaux du balcon
on veut tout bien couvrir tout bien sceller mais
à trop généreusement tartiner la peinture
voici qu'apparaissent
de disgracieuses coulisses et des plaques épaisses qui
fatalement
s'écailleront

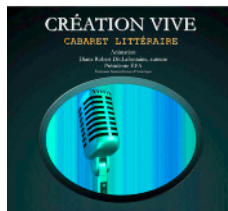
Promenade

quand ta plume n'a plus rien
d'intéressant à dire
va marcher

les signes que tracent
tes pas sur la terre
composeront l'éloquence
de ton désarroi

Activité soutenue par la FQLL.

Les textes de Vincent Collard, France Bonneau et Ginette Bouchard ont été sélectionnés par Diane Robert, l'animatrice du cabaret littéraire Création vive au café Touski, et Danielle Shelton, la directrice littéraire de la revue de la FOLL.



Cela nous suffit

Nous aurions bien aimé avoir des érables ici
Nous n'en avons point
Nous allons au ruisseau tous les jours
Celui qui passe entre nous
Il a saveur sauvage
Même la nuit on entend son murmure
Jusqu'au fond de la chambre
Cela suffit
Cela nous suffit.

Nous aurions bien aimé avoir un voilier amarré ici
Nous n'en avons point
Nous allons au ruisseau tous les jours
Nous prenons une barque et des rames
Nous filons sur l'eau
On dirait la mer belle à pleurer
Cela suffit
Cela nous suffit.

Nous aurions bien aimé avoir un château en Espagne
Nous n'en avons point
Nous allons au ruisseau tous les jours
Ramasser les pierres du rivage
Nos bras n'ont plus sommeil
Se tendent au bruit de l'eau
Dessinent un paysage
Une Andalousie juste pour nous
Cela suffit
Cela nous suffit.

Nous aurions bien aimé avoir la tranquillité des jours
Nous allons au ruisseau
Celui qui passe entre nous
C'est là que la paix se trouve
Nous l'avons compris
Cela suffit
Cela nous suffit.

Paroles : France Bonneau
Musique : André Therrien



Merci à l'UNEQ pour le cachet
de France Bonneau, poète invitée
du cabaret littéraire Création vive,
une activité coproduite par CCVMÉ,
un membre collectif de la FQLL.

Octobre

Le soleil d'octobre teinte les nuages.
Des lieux s'imposent, des scènes s'éclairent.
Je m'égare sans repères raisonnables
puis me couche dans les or gris
qui emportent tout ce qui est coupable.

De travers

la terre se torture
je l'entends qui crache
qui tousse
pendant que toi
tu vérifies le pH de la piscine

j'ai compris

dès aujourd'hui
je me recueille au fond des mots
et me nourris de graines d'azur

je fuis les forêts de panaches enguirlandés

attrape-moi si tu peux
je sais ce qui va arriver
tu ne sauras que faire d'un être de chair
dans ton spectacle de marionnettes

ma langue est un couteau
comment te faire l'amour sans te blesser

ce n'est pas très grave mais c'est énervant
le bruit des draps dans l'engrenage

entre deux comprimés de liberté
auras-tu le temps de m'infecter

il est onze heures la vie nous envoie des signaux
je ne cicatrise pas
je me transforme en fourmi
et deviens pluie

je suis mal élevée
on vient vite les doigts croches
à force d'éviter son reflet
dans le miroir

je suis née comme une excuse
 échappée
 entre deux « câlisse de tabarnak »
 mais
 je sais lire l'avenir sur toute la ligne

ça craint
 comme un p'tit gars pas d'frère
 inscrit de force en colonie de vacances
 tremblant dans son département
 sans iPod
 ni ami imaginaire
 juste la peur des araignées
 prise
 dans sa gorge

un billet aller simple
 un dos jamais vu
 voilà ce que l'homme possède
 dans ce monde

une chaîne brisée
 un mouchoir propre
 voilà ce qu'il nous reste
 de nos amours d'adolescence

je ferais n'importe quoi pour obtenir un gros plan
 sur ces lèvres inconnues
 qui mijotent dans ma mémoire
 et m'embrassent dans le cou
 jusqu'à ce que j'aime l'usure

Marianne St-Onge
 a coordonné et animé
 un micro ouvert soutenu
 par la FQLL dans le cadre
 du festival littéraire de
 Maria, en Gaspésie :
Les souffleurs de verre –
Paroles en fusion.



Séjour à la campagne

Un couple en visite chez moi. Lui, Breton, froid, guindé, hautain. Elle, Québécoise, cheveux fous, joyeusement galbée dans la dentelle.

Un bel après-midi, elle propose une balade à bicyclette. Dans le sentier, un caillou la voit venir et ne bouge pas. Elle le heurte, perd les pédales, échappe le guidon et culbute. Sa longue robe légère s'entortille dans le dérailleur. Pour l'en libérer, il faut démonter la roue ou dévêtir la belle. Tergiversations. Le ton monte.

Je tranche.

Séjour à la montagne

« À seize heures, nous serons à l'auberge. Sieste, souper, une bonne nuit de sommeil et tôt, demain, à nous la montagne ! »

Ils arrivent à l'auberge plus tard que prévu. On les invite à se diriger directement vers la salle à manger : décor chaleureux, personnel compétent, accord parfait des mets et du vin.

Le lendemain, à onze heures, le guide décide de ne plus les attendre.

L'auteur Gilbert Banville
a suivi un atelier d'écriture
au Camp littéraire de Baie-Comeau,
un membre collectif partenaire de la FQLL.



Liberté passagère

Assoiffés de liberté comme on l'est à seize ans, nous étions les quatre fantastiques. Nous roulions vers un camping de la Beauce dans la caravane des parents d'Alex, eux-mêmes en route vers la Gaspésie. Un problème mécanique nous avait forcés à nous arrêter dans un garage, nous retardant de deux bonnes heures. Nous venions à peine de reprendre la route, lorsqu'une voiture nous doubla en faisant signe de nous ranger sur le côté.

– Ah non ! dis-je, qu'est-ce que c'est, cette fois ? Un pneu crevé ? Un phare brûlé ?

Ignorant l'avertissement, Alex changea de voie en accélérant.

– Mais arrête-toi ! lança Charles-Étienne.

– Pas question, répondit-il. Ce sont mes parents. Je leur ai dit que c'est toi qui conduirais. Que tu avais un permis.

– Tu vas te faire passer un savon, chantonna Geneviève.

– Bah ! répondit le rebelle. Il faut que jeunesse se passe !



L'auteure Sophie Décosse a suivi un atelier d'écriture de la FQLL, animé par Micheline Duff.

Le Noël de ma mère

Dans les petits villages de l'arrière-pays, il était coutume que les mères aillent à la messe de jour le 25 décembre avec les plus jeunes enfants. Pour s'y rendre, plusieurs devaient parcourir quelques kilomètres de route damée, favorisant au retour des courses effrénées de chevaux.

Le 25 décembre 1950 devait marquer notre famille à jamais.

L'automne précédent, mon père avait acheté d'un maquignon franco-américain une belle jument à la crinière dorée qu'il avait nommée Doll.

Ce matin-là donc, après la messe, ma mère m'emmitoufle dans la peau de carriole, jette un coup d'œil aux alentours et me glisse à l'oreille : « Nous partons les derniers, mais tiens-toi bien ! » Un frisson d'excitation m'envahit.

Dès la première courbe, notre attelage dépasse facilement le piton de Madame Beaulieu. Doll allonge ses foulées, s'aligne derrière la carriole de Madame Jeannette et double son Prince dans un nuage de flocons. L'équipage de tête est en vue, au centre de la route. Nous nous en approchons dangereusement. Ma mère tire les cordeaux mais n'en faisant qu'à sa tête, Doll s'envole jusqu'à givrer les poils du chapeau de fourrure de notre dernière adversaire. Littéralement décoiffée, Madame Labine se retourne instinctivement et, d'un geste involontaire, commande à son étalon de s'écarter. Black obéit et, comme l'éclair, notre jument s'engouffre dans la mince ouverture. La voie est libre.

Mesurant l'enjeu de ce retour de messe, les maris guettent les équipages sur leur galerie. Nous apparaîssons les premiers en haut de la côte, toutes clochettes tintantes !

Au petit trot, ma mère salue au passage les hommes blessés dans leur orgueil. Je crie de joie. C'est aussi ma victoire !

Ma mère descend de sa carriole avec panache, sans un regard pour l'équipage de la chipie, qui passe devant notre maison. Mon père, un peu inquiet pour sa jument en nage, ne cache pas sa fierté pour autant.

La dinde, les pâtés à la viande, les beignes et les cadeaux nous attendent. Aux lumières du sapin s'ajoute une lueur de gloriole qui ne s'éteint pas de toute la journée.

Jusqu'à ses quatre-vingt-dix-sept ans, ma mère a raconté cette histoire à chaque Noël. Et la petite flamme dans son regard ?... toujours présente !

Femme à la fenêtre

Bruits de rue, multiples désagréments
À part gémir pour tout, elle ne fait rien
La douce vie douloureuse s'accumule
Alanguie au jour le jour, au quotidien
Elle ne sort pas

Fatigue

Les voilà, les étrangers
Suivent tous le même chemin
Marchent tous dans la même direction
Égarés ailleurs, béats, ils contemplent
Elle observe par la fenêtre

Captivité

La taverne est pleine
Tant qu'ils seront là on les servira
La pluie vient de commencer
Une bouffée d'air avant l'orage
Elle ferme la fenêtre

Déprime

Météo

Le drame s'est joué sous mes yeux. L'orage a éclaté, nous dévastant. J'ai fermé le carreau et cadenassé mon cœur.

L'hiver

en ces matins où l'aube grelotte
où le lac frileux s'enroule de brume
touchant la peau grise du quai
en ces jours où tout dérive
comme un voilier perdu de port
jusqu'au violet crépuscule
en ces nuits où portés par le vent
les secrets répétés s'accrochent
aux arbres malheureux qu'octobre dépouille
je fermerai les volets
l'hiver sera sans toi

Le secret

Une fois par mois, je me rends à Chomedey pour rencontrer des missionnaires. Habituellement, j'y passe quelques jours. Là, je reprends les conversations qui se poursuivent simplement, comme si le temps entre mes visites n'existait pas. Ces religieuses ont un passé plus riche que la moyenne des gens que je connais. Elles ont voyagé, ont vécu des expériences enrichissantes, qu'elles partagent volontiers. Elles me donnent des nouvelles des missions à l'étranger, m'informent de l'arrivée de l'une, du départ d'une autre.

Aujourd'hui, j'accompagne sœur Denise pour des achats. Dans la voiture, elle m'annonce qu'elle a reçu son diagnostic. Le médecin lui a dit qu'il ne peut plus rien pour elle.

Ni la communauté ni sa famille n'est au courant.

secret partagé
moins lourd à porter ?
pas pour mon cœur

L'intrus

Il pleuvait, ce jour-là. Je n'étais pas sortie. Toute la journée, j'avais travaillé à l'ordinateur. Il ne s'était rien passé d'anormal. Pourtant, lorsque mon mari rentra du bureau, il croisa l'un des chats de la grange dans le salon.

- Mais qu'est-ce qu'il fait là, celui-là ?
- Je ne savais pas qu'il était ici. Comment est-il entré ?
- Il s'est faufilé par la porte, je suppose.
- Je n'ai pas ouvert de la journée !

Mon mari restait incrédule. Je commençai donc l'investigation. L'énigme ne fut pas longue à résoudre. En entrant dans la chambre, je remarquai la moustiquaire, au pied du lit. La fenêtre était entrouverte. Le chat l'avait donc poussée pour s'introduire dans la maison.

Je me souvins de ce vers de Jean de La Fontaine :

« Jamais vous n'en serez maître.

Qu'on lui ferme une porte au nez, il reviendra par la fenêtre. »

L'auteure a placé une citation sur les chats en exergue de chacune des nouvelles de son recueil à paraître. En voici quelques-unes.

Il n'y a pas de chat ordinaire.

Colette

Le temps passé en compagnie d'un chat n'est jamais du temps perdu.

Verlaine

On ne possède pas un chat : c'est lui qui vous possède.

Françoise Giroud

Le chat est un gourmet qui s'invite chez les gourmands.

Jean Gastaldi

*Quand on est chat, on est celui qui va tout seul
et pour qui tous les chemins se valent.*

Jacques Roubaud

*Si vous êtes digne de son affection, un chat deviendra votre ami
mais jamais votre esclave.*

Théophile Gauthier

*Il y a des milliers d'années, les chats étaient vénérés comme des dieux.
Ils ne l'ont jamais oublié.*

Anonyme

La plume

Trempe ta plume dans l'eau de source
et arroses-en
celui qui sue et qui trime
sous les Tropiques

trempe ta plume dans le lait
et tends-la au petit enfant
dont la mère décharnée
a les seins secs

trempe ta plume dans le miel
et laisses-en tomber une goutte
dans la bouche de celui
qui est amer

trempe ta plume dans le ciel
et éparpille un nuage
sur celui dont l'âme est aride

trempe ta plume dans le vitriol
et asperges-en les tortionnaires
les chefs de guerre

mais pour écrire un poème
n'oublie pas de tremper avant
ta plume dans ton sang.

D'Afrique

On ne voit pas
son visage
pas encore

les serpents courent
dans le ruisseau
de ses veines il a lavé
son torse aux lumières du matin

Il marche attentif
ayant et n'ayant pas
de course dans son geste
le flanc offert
des tambours sous sa peau
de broussaille où
crépité le sang

je cours
à son visage où les heures viennent encore
jouer du marimba
sur la nacre

d'argile de ses dents je cours
frôlant le puits de son regard
brisure de vérité

j'atteins
ses paumes, terres d'asile pour les femmes
en cristal de sucre
les enfants et les anges errants

Ma virgule d'écrivain

La relecture de mes textes soulève, dans mon esprit, de nombreux doutes touchant la ponctuation. Hier encore, je remettais en question une décision de la veille : « Qu'est-ce que j'ai pensé de placer une virgule dans cette phrase si peu complexe ? » Certes, la tradition veut que le jugement de l'auteur prime dans les situations ambiguës et ce privilège me plaît beaucoup. Il n'en demeure pas moins que mon usage à outrance de la virgule me conduit souvent à tourner en rond... jusqu'à devenir étourdi. Par exemple, il m'est arrivé de provoquer involontairement la confusion dans l'une de mes fictions où j'avais imaginé l'extrait d'un testament. Une virgule mal placée avait faussé l'identification de l'héritier présumé et chamboulé la suite de mon texte.

Je trouve heureusement un peu de répit lorsque se présente l'occasion d'accrocher une virgule à un étage supérieur, pour contourner la difficulté du choc de deux voyelles. Ce signe physiologiquement arqué devient alors banale apostrophe. Hélas ! l'élision orthographique crée rapidement un échafaudage de flottements qui me mène au bord de l'indigestion et me fait à coup sûr rechuter.

Pour couper court à l'hésitation qui reprend de plus belle et, jusqu'à un certain point, m'accorder un moment pour respirer, il m'arrive alors de succomber à la tentation du point-virgule. Je n'ignore pourtant pas que le sursis intellectuel que semble offrir ce signe de ponctuation tient de l'arnaque puisque je devrai, présence de la virgule oblige, poursuivre dans la même veine d'écriture. De fait, j'ai peu d'estime pour le point-virgule ; au plan littéraire, il ne fait pas partie de mon réseau social. Si j'en avais le pouvoir, je le tableterais. Tel un employé mis à l'écart, il accueillerait, dans une léthargie soporifique, une poussière salvatrice qui finirait par masquer la virgule. Ainsi, libéré de son encombrante compagne tout croche, apparaîtrait dans sa simplicité, un point. Un signe tout à fait limpide et libérateur.

Du même auteur, dans *Le passeur* 31, page 24 : *Faire le point*.

Croisée des mots

Ils partirent à l'aube
sur les sentiers d'une terre défrichée
où il n'y avait plus rien.
Ils s'attendaient à plus.
Des vols d'oiseaux dans la tête.

Parcelles de Java

Le souvenir de l'hiver venteux, quitté deux jours plus tôt, ne résiste pas à l'humide chaleur qui transporte de multiples odeurs inconnues, enivrantes et intrigantes. Ces preuves olfactives des kilomètres parcourus, de cet ailleurs ressenti, donnent vie à l'expression « être à l'étranger », et par le fait même, « en devenir un ».

Notre oiseau nous a déposés sur l'une des îles de l'archipel d'Indonésie : Java. L'agitation de l'aéroport secoue nos neurones tombés en état de veille et nous propulse sous un soleil qui attaque nos peaux blafardes. Yeux hagards, pantalons en accordéon et mèches rebelles, nous nous engouffrons dans l'aventure.

Notre boussole interne continue de s'affoler sur la route où un flot compact de véhicules roule à l'envers. Les dômes dorés des nouvelles mosquées scintillent derrière un voile de smog qui danse... la Javanaise ? Salut, Gainsbourg !

Une forêt d'habitations bidon borde la voie rapide. Derrière des balcons et des fenêtres enfilés de vêtements s'entassent des Javanais qui rêvent dans l'ombre des géants de verre. Les habitants de ces *kampung* urbains se voient de plus en plus refoulés en périphérie de Jakarta, pour faire place aux tours dans lesquelles s'échangent les rupiahs de la prospérité tant espérée. L'ancienne Batavia se transforme en mégapole moderne, devient pour les Indonésiens la ville des villes.

La vallée luxuriante de Bogor envoûte rapidement tous nos sens. Le cours d'eau agité qui la traverse en son cœur devient omniprésent. Au petit matin, la première *salat* émerge tel un murmure au-dessus des décibels que crache la rivière gonflée. Elle réussit à s'imposer dans ce tumulte, fait se soulever les paupières du dormeur et appelle les disciples d'Allah à la *sourate*.

Dans un hameau voisin, entouré de rizières et de plantations de canne à sucre, les bananiers ceinturent les maisons et se courbent au-dessus des toits rafistolés et noircis. Entre le papayer et l'antenne de télé déglinguée, Spiderman et Minnie Mouse, suspendus à une corde à linge, dansent au rythme d'Éole. Les petits corps qui d'ordinaire les habitent sont partis, pieds nus, jouer près du grand chemin où d'inconscients conducteurs participent à une course insensée de bolides au klaxon incessant.

De part et d'autre de ce dangereux terrain de jeu, des chauffeurs endormis et contorsionnés sur leur *becak* se moquent de ce brouhaha, une mère accroupie berce son enfant, une rangée de chapeaux repiquent le riz, une marchande aligne soigneusement sur son étal melons et grappes de ramboutans, un garçon rieur lance sa ligne dans un étang couleur café au lait.

Plus loin, au milieu d'un champ, le regard se tourne vers un abri de fortune, de cette fortune tapie au fond de l'œil et qui ne s'achète pas. Tout autour, des dizaines de travailleurs donnent le rythme en chantant.

Vraiment, cette Java tout en contrastes n'a rien qui déplaie !

Angelina

Elle s'approche de notre table et demande dans un anglais exotique si elle peut s'asseoir... Bien sûr, répondons-nous. Elle se fait approcher une chaise. Elle dit que c'est un vrai plaisir de voir à Zanzibar des femmes qui rient et ont l'air de s'amuser.

L'air doux, le bord de mer et l'accueil chaleureux invitent naturellement à la béatitude. Nous venons de quitter un climat pourri, de nous taper trente heures de vol avec des changements d'horaire et une nuit dans un sous-sol de l'aéroport de Dar es Salaam.

Nous parlons de l'émancipation de la femme africaine, d'éducation et de sida. Cette étrangère d'un certain âge vient du Lesotho, un pays de montagnes enclavé au cœur de l'Afrique du Sud. Elle connaît la situation sociale et économique du continent, ses problèmes. Soudain, panne d'électricité. Nous poursuivons notre conversation à la chandelle. Elle mentionne son « ministère ». Je comprends qu'elle est pasteure, je n'en suis pas surprise.

La place se vide, la chandelle raccourcit. Aucun son dans la nuit, sinon le bruit des vagues et nos échanges stimulants. Nous lui proposons de la reconduire à son bungalow ; je traîne toujours une lampe de poche en voyage. Je lui offre le bras dans le sentier sablonneux.

Devant sa porte, dans la demi-obscurité, elle nous remet sa carte de visite. Nous nous disons adieu : « *God bless you, Celina... and you, Monica* », « *God bless you, Angelina* ». Demain, elle rentre chez elle.

À l'aube, nous la voyons passer, précédée d'un chauffeur et habillée en... Ma conjointe me tend la carte. Habillée en « ministre de la Condition féminine, de la Jeunesse, des Sports et des Loisirs ».

God bless le Lesotho, Angelina.

Le siffleux

Elle, *haijin*, lui, photographe, ils créaient des *haïsha*, amalgame de poésie japonaise et d'images. Ils s'étaient enthousiasmés pour un projet qu'ils avaient baptisé *Entropie*. Ils passaient leurs week-ends à écumer les routes de campagne à la recherche de cadavres routiers. Un rituel s'était imposé de lui-même. Ils observaient avec respect la dépouille, sans la déplacer. Puis, il commençait à prendre des clichés, tandis qu'elle procédait à une introspection.

Derrière sa caméra, il explorait *in situ* l'esthétisme de l'animal désormais privé de vie, donc de liberté. Il observait la position de la masse inerte, la matière sur laquelle elle reposait et les alentours, les couleurs, les textures, les singularités. Il révélait ce que seule la mort peut créer. Son regard compatissant sublimait le repoussant, invitait à se laisser fasciner par la dernière étape du cycle de la vie, peut-être même à apprivoiser sa propre fin.

Pendant que son compagnon captait ses images, elle observait les lieux du trépas. Silencieuse, recueillie, elle tournait autour de la dépouille. Elle s'identifiait à la bête. Remontaient alors des émotions troublantes : désir inassouvi, illusion, peur, perte, vide, fatigue, sentiment d'être blessée, grugée, écrasée, amputée, diminuée. Des affections graves mais passagères. Des moments de conscience de sa propre vulnérabilité dans l'éphémère existence. Ensuite, seulement, elle le guidait vers la prise de vue qui lui inspirerait le *tanka* qui accompagnerait la photographie.

Un matin de juin dans Charlevoix, alors qu'ils parcouraient la 362, ils évitèrent de justesse une marmotte étendue au milieu de la route, la tête appuyée mollement sur le ruban jaune séparant les voies. Bien grasse, le poil luisant. Elle semblait dormir après avoir fourni un effort surhumain pour atteindre la ligne d'arrivée d'une course effrénée. Seule une tache de sang près de sa tête démentait cette impression. Le corps devait être encore chaud.

À peine avaient-ils entrepris leur rituel qu'une voiturette de golf s'arrêta près d'eux. Au volant, un homme d'une soixantaine d'années, dans une chemise de chasse à carreaux rouge et noir. Une femme de forte carrure l'accompagnait. Gantée de caoutchouc, elle se dirigea lestement vers la marmotte qu'elle agrippa par la peau du cou et la queue. Elle la balança vigoureusement à l'arrière de son véhicule, sans une parole ni même un regard vers le couple qui assistait à la scène.

Décontenancé, le photographe lui lança sèchement :

- Aye madame, on était en train de prendre des photos !

Haussant les épaules, elle répliqua :

- Ouais ! mé y'é mort, le siffleux !

Elle grimpa dans la voiturette qui fit demi-tour, emportant l'animal.

- Qu'est-ce que tu penses de ça ? demanda le photographe à la poète.
- Ils vont avoir du siffleux au souper¹.

¹ SIFFLEUX AU LARD

1 siffleux
1/2 livre de lard salé
1 oignon entier
1 pincée de sauge
6 gousses d'ail des bois
sel et poivre
farine grillée

ÉTAPE 1

Dégraissier le siffleux, le couvrir d'eau et bouillir 45 minutes. Égoutter le siffleux et le découper en morceaux. Dégraissier le bouillon.

ÉTAPE 2

Déposer les morceaux de siffleux dans une marmite avec le lard salé coupé en cubes, l'oignon et l'ail des bois. Couvrir la viande avec le bouillon et mijoter 1 heure et demie. Retirer le siffleux du bouillon et le désosser. Délayer la farine grillée dans un peu d'eau froide et ajouter le mélange au bouillon. Brasser jusqu'à épaississement.

ÉTAPE 3

Remettre les morceaux de viande désossée dans la sauce. Ajouter la sauge. Saler et poivrer au goût. Mijoter 15 minutes. Servir avec des pommes de terre bouillies.

Soir d'hiver

Je travaillais comme infirmière à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu. Comme j'habitais à deux rues de l'établissement, j'avais pris l'habitude de m'y rendre à pied. La tempête avait débuté en fin d'avant-midi, d'abord par de timides flocons. Le vent n'avait pas tardé à se mettre de la partie. Puis la neige avait augmenté, les rafales s'étaient amplifiées. Déjà, peu avant le souper, on distinguait à peine la silhouette des arbres bordant la cour. En raison des puissantes bourrasques, une épaisse bordée s'amassait sur l'étang gelé, camouflant sur ses rives les frêles genévriers. En quelques heures, le décor s'était complètement transformé, ce qui était exceptionnel à cette période de l'année.

Dans le grand dortoir des hommes, le déferlement de la nature s'insinuait dans les comportements des patients. L'un se frappait la tête sur la structure métallique de son lit. Un autre se berçait vigoureusement de l'avant vers l'arrière, sa plainte faisant écho à celle de la nature. À l'extrémité de la pièce, un homme griffonnait sans arrêt sur des bouts de papier qu'il jetait l'un après l'autre autour de son lit, comme autant de flocons issus d'un autre hiver. Je m'efforçai de reconforter chacun d'eux, de diminuer leur agitation. À tour de rôle je les bordai, leur parlai d'une voix rassurante. Il fallut attendre minuit avant que tous aient rejoint les bras de Morphée. Ce soir-là, je dormis à l'hôpital.

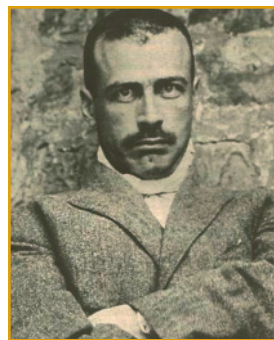
Le lendemain matin, un filet de lumière me tira du sommeil. J'ouvris les volets. Le temps s'était apaisé. Une volée d'oiseaux noirs fendit le ciel. Sur la vitre, le froid avait ciselé d'étranges formes. Comme des encres de Chine translucides.

Je déjeunai rapidement et entrepris les tâches du matin. Les patients s'éveillaient les uns après les autres. Le calme était revenu. J'aidai certains d'entre eux à faire leur toilette. L'occupant du dernier lit dormait encore. Son front pâle sillonné de rides ressemblait à un jardin de givre. Je commençai à ramasser ses bouts de papier qui jonchaient le sol. Je frissonnai. Tous ces flocons froissés autour de son lit. Cette blancheur muette. Toute sa vie gisant gelée sous cette neige de papier.

Ah ! comme la neige a néigé, ce 18 novembre 1941.¹

¹ Cette date est celle de la mort du poète québécois Émile Nelligan à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, où il était interné depuis 1925, après son transfert de l'asile Saint-Benoît-Joseph-Labre, où son père l'avait placé en 1899.

On aura reconnu, dans le texte du récit de Brigitte Le Blanc plusieurs images et expressions du poème *Soir d'hiver* (page ci-contre), mis en musique par Claude Léveillé et André Gagnon. Léveillé et Monique Leyrac l'ont chanté, notamment. Nelligan étant décédé depuis plus de cinquante ans, son œuvre est du domaine public, c'est-à-dire que les droits d'auteurs ne bénéficient plus de la protection de la loi.



Émile Nelligan à l'asile Saint-Benoît-Joseph-Labre
 Photo : Joseph-Octave Lagacé, 1920
 © Centre de recherche en civilisation canadienne-française

Émile Nelligan

Soir d'hiver

Ah ! comme la neige a neigé !
 Ma vitre est un jardin de givre.
 Ah ! comme la neige a neigé !
 Qu'est-ce que le spasme de vivre
 À la douleur que j'ai, que j'ai !

Tous les étangs gisent gelés,
 Mon âme est noire : Où vis-je ? où vais-je ?
 Tous ses espoirs gisent gelés :
 Je suis la nouvelle Norvège
 D'où les blonds ciels s'en sont allés.

Pleurez, oiseaux de février,
 Au sinistre frisson des choses,
 Pleurez, oiseaux de février,
 Pleurez mes pleurs, pleurez mes roses,
 Aux branches du genévrier.

Ah ! comme la neige a neigé !
 Ma vitre est un jardin de givre.
 Ah ! comme la neige a neigé !
 Qu'est-ce que le spasme de vivre
 À tout l'ennui que j'ai, que j'ai !...

Rapport du 31 août

À ta suggestion, j'étais au rendez-vous, dès 4 heures hier, pour accueillir Jupiter dans mon ciel de campagne. Mais la géante ne s'est pas manifestée. Ni même la Lune, dont le croissant devait me guider.

Tu me diras que j'aurais dû m'en douter, étant donné qu'à mon lever aucune étoile n'était visible, ce qui m'informait de la présence de nombreux nuages. Mais comme il n'était que 3 heures 30 alors, j'ai misé sur une éclaircie pour 4 heures tapantes. Dis-moi, avais-je raison ou était-ce folie de ma part d'espérer que Jupiter apparaisse l'instant d'un clin d'œil, ou si elle a besoin de plus de temps pour s'installer ?

Je me suis préparée, retrouvant l'excitation qui avait commencé à m'habiter la veille. J'avais l'impression d'être une privilégiée devant la loge d'une vedette que j'allais bientôt rencontrer. J'ai consulté de nouveau le dessin que je m'étais fait du spectacle auquel j'étais sur le point d'assister — je procède toujours ainsi, même si cette fois, il n'y avait rien de compliqué à chercher : qu'un point brillant, qui ne scintille pas, à gauche du quartier de Lune. Guettant l'heure fébrilement, à 3 heures 55 je suis sortie, jumelles accrochées au cou et lampe de poche à la main, pour voir où je mettais les pieds et me préserver des moufettes.

Le ciel était toujours sans étoiles. Ça ne m'a pas découragée, étant donné que la porte donne sur le sud, et que Jupiter devait trôner à l'est. Je me suis donc dirigée de ce côté, quittant notre terrain afin de m'éloigner de tout arbre qui aurait pu me cacher l'éclaircie.

La conclusion, tu la connais, puisque je te l'ai annoncée d'entrée de jeu. Mais sache que j'ai tout de même ma fierté et que, au milieu de la rue, en présence de rien, je ne voulais pas avoir l'air de celle qu'on a laissée tomber. Déjà que dans ma tête, je fredonnais du Brel... Je me suis donc mise à regarder les nuages, à l'œil nu d'abord, puis avec les jumelles, moi qui ne connais des nimbus que le nom. Curieusement, cela m'a apaisée, si bien que j'ai pu prendre conscience du chant des cigales. Je me plaignais, justement la semaine dernière, de ne plus entendre ce chant qui me rassure quant à la continuation de l'été. Loin des arbres, il est devenu tellement strident que j'ai pensé qu'à lui seul il valait peut-être le déplacement. La sérénité aidant, j'ai finalement perçu une faible lueur orangée à l'horizon. Se pouvait-il que j'assiste à un si époustouflant lever de soleil qu'il en rende jalouses toutes les Jupiters et Lunes de l'univers ?

Ce n'étaient que les lumières de la ville au loin. La honte s'en est mêlée, j'ai décidé de rentrer.

J'ai enlevé mes espadrilles trempées, me suis fait un café, que j'ai siroté en prenant des notes pour ce rapport que je t'envoie maintenant, et j'ai déjeuné d'un croissant.

L'attente

La neige tombe à plein ciel. Le vent pousse les gros flocons en lames mobiles dans les rues, les rendant quasi impraticables. Chantal, étendue sur le divan du salon, sommeille paisiblement. Le temps est suspendu. Il n'y a rien à faire que d'attendre.

Léo devait rentrer en fin d'après-midi, mais les avions ne décollent pas de Toronto. La docteure les a prévenus, ça peut se produire n'importe quand. Il est en colère contre son patron, il s'en veut d'avoir accepté de faire ce voyage. « Attends-moi », supplie-t-il dans son cœur.

Simone s'affaire à la cuisine. Elle jette un œil affectueux vers sa fille endormie puis étale une dernière couche de sauce sur les lasagnes du souper. Elle ne le dit pas mais elle est inquiète, inquiète comme une maman peut l'être pour sa fille qui doit traverser une épreuve décisive. Elle soupire en regardant le mur blanc érigé devant la fenêtre.

Les chiens surveillent attentivement ses gestes. Leurs truffes palpitantes trahissent leur impatience, les odeurs de cuisson mobilisent leur imagination. Ils ne comprennent pas que tout le monde demeure si calme devant de telles perspectives de bonheur. Mozart et Roméo attendent, remplis d'espoir.

Gaston berce la petite Hanna, un livre de contes sur les genoux. C'est l'histoire de la Belle au bois dormant. « Regarde ta maman qui dort au salon, elle ressemble à la princesse de l'histoire. » La petite s'amuse de son grand-père :

- Maman ne peut pas être une princesse, voyons grand-papa !
- Comment ça ? s'étonne-t-il.
- Les princesses n'ont pas de grosse bedaine ! d'expliquer la petite avec assurance.
- Bientôt ta maman n'aura plus de bedaine.
- Et moi, j'aurai une petite sœur pour jouer, réplique Hanna.
- Je vois que tu as tout compris.

Chantal ouvre des yeux embués de rêves inachevés. La maison sent bon la cuisine de sa mère, elle entend les rires complices d'Hanna et de Gaston. Elle saisit le téléphone à ses côtés et appelle Léo. Voilà que c'est elle qui le rassure, lui dit que tout va bien, que non, elle ne ressent aucune contraction et que, oui, c'est promis, elle va l'attendre.

Dure

Je la fais rouler dans le piège sous ma langue, retenant à grand-peine mes mâchoires de la prendre en étau. Le cliquetis en boucle contre l'émail de mes dents devient moins convaincant. Ma bouche se lasse.

Perle poreuse.

Le mystère du centre enfin résolu. Une graine d'anis.

Nouvelle voie

La première phrase demeurerait la plus difficile à communiquer, peu importait le lieu ou ce qu'il nommait, à la blague, son auditoire. Pendant des années, pourtant, il en avait été autrement.

L'homme n'était pas, à proprement parler, un orateur. Si sa voix ne portait pas, il n'en allait pas de même du message, qui était vif et net. Imparable, disaient avec à-propos les critiques.

À cette époque, ce sociologue émérite ne souffrait pas encore de cette maladie pernicieuse qui le restreignait aujourd'hui à quelques conférences par année. L'arthrite ayant maintenant fait son œuvre, les gestes de la langue des signes avaient perdu précision et percussion.

Or, il lui restait l'écriture. Une voie qui continuerait à passer par les yeux de ses lecteurs.

Plus jamais je ne dirai

Plus jamais je ne dirai que la Lune
Est une femme prisonnière
Avec des brisures d'étoiles au visage,
Plus jamais je ne dirai
Qu'elle est une âme en prière
Dans l'immensité du rêve.

Je dirai :

Elle est toi, mon amour, dont les yeux s'épuisent
À scruter les profondeurs de la nuit
Jusqu'à l'heure de mon sommeil.
Devant toi, je ne suis qu'un arbre
Dans la solitude d'une île,
Un cristal de la rosée de tes yeux,
Ce pays sans paroles dont parle le poète,
Un pèlerin de tes songes au levant de ta tendresse.

Les lettres d'hier

Textes lavoirs de nos eaux usées
Pont de nos mémoires fragmentées
Textes sillons de vie, déserts bleus
de la création et des jours heureux
Textes ciselés, joyau d'or précieux
Union de la terre et du ciel célébrée

Où est passée la parole pleine
La parole qui prend son temps
La parole authentique et rieuse
Le voyage, l'aventure racontée
Les mots qui font renaître le présent
Les légendes, la vie de nos ancêtres

Déperdition

« C'est pas la passion mais je t'aime pareil. »

Marcher des heures comme si le battement de mon cœur dépendait du rythme de mes pas. Finir par me fondre dans le décor trop connu d'un bar.

À droite près de la fenêtre... sans doute leur première rencontre. On le sent dans le ton factice, la gestuelle maladroite, les esprits allumés. Elle, Française. Un accent tout en « t ». Lui, Québécois complètement gaga. Elle se lève. Il apprécie visiblement son pantalon cigarette. Mais bientôt, il ne remarquera plus rien. Sauf peut-être le mou de ses fesses.

« T'es belle pour ton âge. »

Hier, semblait-il que j'étais jolie. Peut-être que mes trois cent quatre-vingt-dix-huit mois m'ont soudainement altérée. Rien vu aller.

« Tu as de beaux bras par contre. »

Les grains de sel aux coins des yeux me font mal.

« Tu me rends à bout avec ton argumentation ! »

Argumenter? Impossible. Je suis si lasse. Les nuits blanches s'empilent sous mon lit. *« Pense à de belles choses avant de te coucher. »* Quelle ironie ! La seule belle chose dans ma vie, c'est le somnifère qui met quinze minutes pour m'avaler.

« Si tu continues, tu vas te retrouver dans la rue. »

Sortir du bar. Continuer de marcher vers le sud pauvre avec l'intention de finir entre deux poubelles et d'accepter une dose d'héroïne si on m'en propose une. Fantasme tordu. On me l'offrirait pourquoi ? Pour la détresse de mon regard gris ? Pour faciliter un viol durant lequel on se mettrait à quatre paires de mains pour malaxer mes deux tétons calibre A ? Pour se venger du contraste marquant de mon tricot de soie caressant l'air miséreux de leur quartier ?

Au coin d'une rue, une pelle mécanique m'apparaît un réconfortant berceau. Tellement besoin d'être enveloppée que son métal froid me semble mieux que la tiédeur plate à laquelle je me suis habituée. Je fixe la longue tranchée peu profonde juste en dessous. J' imagine mon corps squelettique s'y allonger pour être enterré. Sur ma tombe, il poussera du délicat muguet au parfum rappelant l'enfance...

Petite, je dessinais des sourires à mes soleils et j'affublais mes fleurs de jupes multicolores. Dès l'aube, mes yeux s'ouvraient et je m'empressais d'aller dévorer mes céréales Fraisinette qui déteignaient sur le lait. Manger du rose. Porter du rose. Mon père était le plus fort. Ma mère savait tout. Après le souper, l'été, j'allais à la fenêtre des voisins chanter des comptines. Mon meilleur ami avait une voix aiguë et portait des pyjamas roses. Ma meilleure amie elle, avait une moustache de jus de raisin et jouait au hockey. Grand-maman sentait le gâteau. Un ruisseau coulait derrière la maison depuis la montagne. L'esprit aussi léger que les plumes de mon oiseau, je m'envolais chaque soir vers de merveilleux rêves...

Ne pas rentrer. Retourner au bar familial. Pour abreuver mon vide d'un peu plus de néant encore.

– Cocotte... Te voilà! On t'a cherchée toute la soirée...

– Papa ?

– Qu'est-ce qui t'arrive? Qu'est-ce...

– Rien, rien. Je... emmène-moi loin... Papa, tu pleures !



Avec les mots

avec les mots
j'écris comme je dis
je dis comme j'esquisse

en brisures de temps
en déchirures d'explicitement
en griffures d'éternellement

avec les mots
je scribe l'obsession
ancrément volatile

avec les mots
je parole la blessure
profondément superficielle

avec les mots
je trace l'invisible
absentément présent

avec les mots
je suis l'un
je suis l'autre
je suis çà
je suis là

avec les mots
je suis moi

Sous la Lune

J'entends le hurlement d'un loup
Minuit entre les branches de la forêt boréale
Sous mes pas la vibration du sol foulé
Le hurlement d'un loup
Rayon de Lune
Je croise ton regard
Une même vérité
Une solitude franche et nécessaire

Imprévu

Confortablement installé dans un fauteuil inclinable, Philippe Morel jette un œil distrait autour de lui. La place est déserte. Comme entendu, il contacte par téléphone le président de la Canadian Textile.

- *Hello Dick ? Job done.* L'usine de Montréal est officiellement fermée.
- Bravo. Tu prends le mandat pour Gatineau en février.
- Pas de problème. J'y serai.

Morel fait un second appel afin de remercier l'ex-directeur de l'usine pour sa collaboration tout au long du processus de fermeture et l'assurer que le montant convenu sera déposé dans son compte de banque.

Lui aussi sera bien récompensé. Il pourra faire creuser une piscine pour Béatrice et les enfants, et les emmener en vacances en Europe. Il a hâte de rentrer chez lui pour les Fêtes, mais il doit attendre le lendemain. La tempête de neige rend le trajet vers Québec trop risqué.

Les consultants de sa trempe ne manquent pas de travail. Un an plus tôt, dans une salle de conférence de la Canadian Textile, la direction lui proposait son septième contrat de fermeture d'usine en autant d'années. On en avait discuté comme on planifie une partie de pêche entre amis. Aujourd'hui, quelques jours avant Noël, 426 ouvriers et 48 cadres et employés perdaient leur emploi. Mais *business is business*, se dit Morel. Tout a fonctionné comme prévu. Il a suivi le plan. Dans quelques semaines, la production se fera au Mexique.

Les cadres se sont donné rendez-vous pour une bière chez Magnan. Ils sont partis sans saluer Morel. Normal dans les circonstances. Il se verse un double cognac et consulte ses courriels. Il prend tout son temps pour lire celui du service informatique confirmant la fermeture définitive des comptes du personnel de l'usine centenaire de Saint-Henri. Il peut maintenant archiver tout ce qui concerne ce mandat et éteindre son ordinateur portable.

En quittant les lieux, Morel ferme les lumières, qui se rallument aussitôt. Il se rend compte qu'un homme est là. Il commence à devenir nerveux lorsqu'il l'entend vociférer :

- T'es juste un trou de cul, Morel, j'espère que tu vas payer pour ce que tu fais.
- On se connaît, Monsieur ? répond Morel, mal à l'aise.
- Samson, Bernard Samson. J'étais à Amos quand t'as mis la clé dans la porte, comme icitte. T'as l'air d'aimer ça.

Morel est pris au dépourvu. Il a l'habitude de laisser aux cadres la gestion des employés.

- Euh... Venez dans mon bureau, on va s'expliquer.
- Tu me niaisais ou quoi ? T'aurais pu offrir ça avant. Ça fait des mois que tu te caches de nous autres.
- Suivez-moi. Je vais joindre le directeur du personnel au siège social de la compagnie.

— Non, c'est à toi que je veux parler. Quand t'as fermé l'usine d'Amos, j'ai pris le poste à Montréal juste pour pas perdre mon fonds de pension. Ma fille de 17 ans a refusé de suivre. Elle vit chez ma sœur. Ma femme a lâché sa job pour s'en venir icitte. Elle a pas retrouvé de travail et a fini par faire une dépression. Ça dure depuis deux ans.

— Je suis désolé, Monsieur Samson.

— T'es désolé de rien, Morel, fais pas semblant. Tout ce qui me restait, c'était les gars de l'usine pis ma machine.

Morel ne sait quoi répondre. Samson lui tourne le dos et se dirige vers la sortie. Avant de franchir le seuil, il se retourne brusquement et articule bien lentement : « Va au diable. »

Il suffit de quelques secondes pour que Philippe Morel reprenne son sang-froid. Il ferme à nouveau les lumières et quitte l'usine pour se rendre une dernière fois à son hôtel du Vieux-Montréal. Après une bonne douche, il descend à la salle à manger où il prend son repas seul, comme chaque soir.

En appelant l'ascenseur pour aller se coucher, il sent la nausée monter. Peut-être a-t-il bu un peu plus qu'à l'habitude. À peine a-t-il réintégré sa chambre, qu'il régurgite son repas.

Après s'être brossé les dents, il se couche. Sa femme lui manque. Il essaie de dormir, mais sans résultat. La nuit est longue, très longue.

Ce genre de crise n'est pas prévu dans le plan de fermeture.

Noble bohème

Devant la glace, Arnaud scrute son corps façonné par cinq décennies d'innocence, de soucis et de passions. Il brosse ses cheveux, taille sa barbe. Il aime son visage viril. Il enfle ensuite sa plus belle chemise blanche et un pantalon large, blanc aussi. Pieds nus, il quitte la salle de bain.

Il s'est orchestré un départ durant une nuit de Pleine Lune. Il s'en va avec peu de biens, mais beaucoup de panache. Arnaud est un gitan dans l'âme, un pèlerin de l'esprit au cœur de camaïeu. Toutes les déclinaisons de l'amour lui sont familières. Son être tout entier est plongé en permanence dans la mouvance.

Deux jours ont suffi à rassembler l'essentiel : un bougeoir en équilibre sur une trentaine de boîtes et un récamier. Le reste gît sur le trottoir, dans un monceau de sacs à ordures. Arnaud se verse un verre de vin et sort respirer sur le balcon. La Lune l'accueille. Chaque fois qu'il la regarde, il lui prend l'envie de se fondre dans le corps d'une femme lumineuse, ronde et attirante. Pour le moment, il se laisse apaiser par l'alcool en savourant l'attente.

Arrive un camion aux phares brillants. Deux hommes vident sa caverne, entassent son maigre avoir au fond d'une gigantesque remorque. Pas un mot de trop, à peine quelques bruits. Le bougeoir dans la main et un livre sous le bras, Arnaud quitte son antre en toute confiance.

Le poids lourd démarre doucement. À l'intérieur, l'homme a allumé une bougie. En robe blanche diaphane, allongée sur le récamier, une femme lit Prévert.

Les dames assises

Sous l'eau tiède du robinet, je mouille le coin d'une serviette de table, j'ajoute une goutte de savon et je frotte délicatement la tache sur ma boutonnière. Je me dirige vers la sortie en secouant le col de mon chemisier pour qu'il sèche plus vite lorsque, sous la porte d'un cabinet, des chaussures captent mon attention.

Du cuir patent rose bonbon ! Je m'approche en penchant la tête. Un laçage de ruban vert traverse, tendu à l'excès, des cous-de-pied boudinés et s'enroule autour de chevilles épaisses pour se fixer à deux boutons scintillants en forme de raisin. Une ouverture oblique au bout des escarpins laisse poindre, sous des bas de nylon, l'ongle vermillon du gros orteil. Quel accoutrement !

Je remarque alors, sous la porte voisine, les mêmes parures, exception faite que celles-ci sont noires et les jambes épargnées par l'enflure.

J'allais croire à une coïncidence lorsqu'une conversation s'entame.

— Tu devrais mettre du rouge à lèvres !

— Je n'en ai pas porté depuis la mort d'Yvon...

Du bout des doigts, la dame aux mollets dodus présente un tube de rouge sous la cloison.

— Allez ! Prends-le ! Ça va te donner des couleurs !

— Comment je fais pour me maquiller sans me voir ? Je vais ressembler à un clown ! lance la propriétaire des chaussures noires en saisissant le petit cylindre.

Les deux amies — peut-être sont-elles sœurs — parlent d'une voix forte avec l'assurance de celles qui s'ignorent entendues, l'une prodiguant à l'autre des conseils sur l'art du maquillage à l'aveugle.

Pour peu, je me sentirais indiscrete... mais j'ai un solide prétexte pour ouvrir l'œil et tendre l'oreille : je suis en présence de sujets généreux. Plus tard, le souvenir de ces deux êtres sans visage aux pieds excentriques fera jaillir une histoire qui imposera son rythme et prendra la teinte du drame ou de l'absurdité de l'événement qui l'aura fait naître.

— Et le vilain clown, il veut sentir bon ?

Vaporisés par-dessus la cloison, trois jets d'un parfum bon marché viennent embaumer l'air et me piquer le nez. Des rires fusent.

On m'attend. À regret, j'abandonne à leur huis clos « mes personnages », comme je me plais à les appeler.

Tombe

Bruit soudain, sourd
 Du côté des pommiers
 La pomme est tombée
 Imprévisible chute
 La vie est ainsi faite



ah ! toutes ces pommes
 jonchant l'ombre du pommier
 dans le clair automne

Note

Le haïsha est l'amalgame d'une photographie et d'une poésie japonaise. Ici, l'artiste a pris une certaine liberté en s'inspirant d'un tanka et d'un haïku de deux auteures pour créer un collage numérique indissociable des poèmes.

Cette section présente des publications de membres de la FQLL, majoritairement parues à compte d'auteur : la couverture, un extrait, un commentaire biographique, une note concernant l'édition et une référence pour l'achat. La date de parution n'importe aucunement pourvu que l'ouvrage soit disponible au Québec, en librairie ou auprès de l'auteur.

Tous les titres parus à compte d'auteur présentés dans cette section de la revue sont inscrits dans la liste des livres du Club de lecture FQLL et le demeurent tant que leur auteur est membre de la FQLL. Pour animer une activité de lecture, consultez l'onglet **Club de lecture** du site www.fqll.ca.

Pour **devenir membre** de la fédération, consultez le site Web de la FQLL. Vous y trouverez un bulletin d'adhésion individuelle.

Pour courir la chance d'**obtenir un page de cette section**, postez votre livre à la directrice de la revue, accompagné du formulaire de soumission de livres, téléchargeable sur ce même site Web, sous l'onglet **Revue Le passeur**. Vous pouvez y joindre un argumentaire, une note biographique ou tout autre document utile.

Pour **obtenir un cachet de lecture** lors du lancement d'une publication littéraire parue à compte d'auteur ou un **cachet de conférence** promotionnelle d'un essai, d'un répertoire ou d'un ouvrage de développement personnel paru à compte d'auteur, consultez l'onglet **Compte d'auteur** du site Web de la FQLL.

Neuf des dix titres présentés dans les pages suivantes ont paru à compte d'auteur. Deux des auteurs, Claude Drouin et Hélène Perras, ont reçu un cachet de lecture de la FQLL à l'occasion du lancement de leurs livres. Nikole Dubois a reçu, quant à elle, un cachet de conférence. La sélection de ce numéro provient de huit des dix-sept régions administratives du Québec. Rappelons que la mission de la FQLL s'étend sur tout le territoire provincial.

PAGE / GENRE / AUTEUR / RÉGION / TITRE

- | | | | |
|----|--|----|--|
| 50 | développement personnel
Nikole Dubois / 01
<i>Antidote un trousseau de clés</i> | 55 | répertoire
Carol Cloutier / 07
<i>Discographe des années 50-59</i> |
| 51 | recueil de textes
Louise Legault / 04
<i>Échappées</i> | 56 | récit de voyage poétique
Claude Drouin / 13
<i>Passerelle ouest</i> |
| 52 | récit de vie
Claude Cournoyer / 06
<i>De défis en passions</i> | 57 | biographie
Hélène Perras / 13
<i>Un homme en sarrau blanc</i> |
| 53 | biographie
Claire Maltais / 06
<i>Madame Béa</i> | 58 | littérature jeunesse
Ginette Rochon / 15
<i>Dixie de Dalesville</i> |
| 54 | récit humoristique
Claire Pelletier / 06
<i>Les dé boires de la veuve</i> | | |
| 59 | hommage collectif
Brigitte Purkhardt / 16 / Ginette Trépanier / 14
<i>L'absolu... un jour... Hommage à Françoise Loranger</i> | | |

Ce collectif constitue le prix du concours **Mots croisés** de ce numéro.

Nikole Dubois

Antidote un trousseau de clés

Éditions La Plume d'Oie

2013, 276 p., extrait p. 21, 22

ISBN 978-2-89539-222-4 / 25 \$

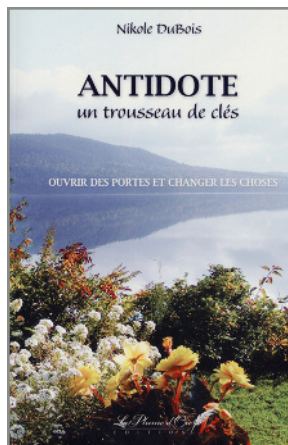
Au Témiscouata, où je vis, chaque printemps renouvelle sa promesse d'espérance avec le dégel d'un lac chantant. Les mots qui suivent y ont été puisés. Des mots trappés dans une forêt aux effluves d'épinettes.

Avec eux, j'ai choisi de raconter le processus d'Antidote en faisant le tour d'une expérience vécue plutôt que de l'intellectualiser, question de saisir les choses dans leur globalité. De vous laisser à votre propre analyse, à votre propre sens, vous qui me lisez.

Mes souvenirs ont pris la forme d'un long récit. Ma pratique s'inspire des mots, des images de gens. Ces petites choses nobles vécues au quotidien à la queue leu leu, mine de rien, changent en grand. Ce quotidien avec son pouvoir de transformation des individus et des territoires au-delà des modèles imposés de l'extérieur.

Dans ma famille, je suis universitaire de première génération. Un privilège. J'en suis reconnaissante à mes parents. Ça me garde proche de mes racines. Pour moi, l'instruction n'a jamais été rattrapée par l'apprentissage de la vie. Je tiens à rester simple. Je tiens à mon franc-parler. Je n'ai pas la langue de bois. Est-ce une façon de rejoindre le plus grand nombre ? Je sais de quoi je parle. On sait de quel bois je me chauffe.

Écrire, c'est laisser un patrimoine à sa famille, à son milieu, à la société. [...] vous vous retrouverez dans l'ambiance de toute une symbolique émergée de mon écriture. Le rationnel n'explique pas tout. Faudra pas vous surprendre de voir apparaître des talles de petites fraises des champs, se dérouler le fil d'Ariane, circuler la rumeur de la louve blanche, s'envoler le pygargue, voir un papillon sortir de son cocon ou encore un jupon à frisons.



Ce livre de développement personnel est en quelque sorte le legs de l'auteure après 30 ans de pratique sur le terrain d'un concept éducatif novateur destiné surtout aux femmes (la méthode a formé 1 500 « éclairées » dans dix-sept régions du Québec). En quoi ce livre fait-il la promotion du loisir littéraire, la mission de la FQLL ? La réponse est donnée par la poète et essayiste Éline Audet, préfacière : « Le présent ouvrage constitue [...] le récit d'une vie active et joyeuse, alliant passion, réflexion et création. L'écriture est belle, exubérante, imagée... » Le livre réunit les morceaux épars de la vie de Nikole Dubois, pour reconstituer l'histoire d'un engagement envers les autres. L'œuvre est inspirante. On y trouve des photos, des dessins, des listes, des proverbes et citations, des témoignages, des tableaux, etc. Cette publication à compte d'auteur a été dirigée par les éditions La Plume d'Oie. Commande : nikoledubois@bell.net

Louise Legault

Échappées

Éditions Persée

2013, 116 p., extraits p. 17, 29, 56.

ISBN 978-2-8231-0448-6 / 20 \$

Brouette et tracteur

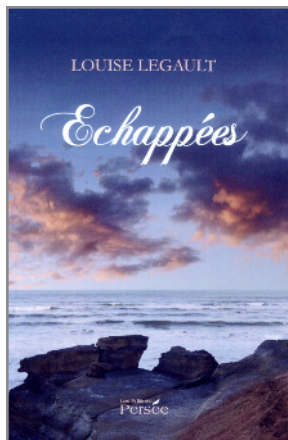
[...] // Pendant que les outils dorment, bien alignés sur l'établi du fond, la brouette boude dans l'espace restreint que le tracteur flamboyant lui dispute avec hauteur. Elle est frustrée. Le fermier, qui est venu au moins trois fois admirer son superbe tracteur neuf, le flatter, le bichonner, l'écouter attentivement, n'a pas eu le moindre regard pour elle. Entre le mur de la remise et cet engin infernal, elle se sent écrasée, sale, muette : une moins que rien, en somme. // [...]

J'ai vu...

J'ai vu l'océan battre des rochers luisants et impassibles. J'ai vu un maelström affamé happer une goélette étourdie et deux frères barques frissonner près d'un quai noirci. J'ai vu la côte, frange sans cesse re-troussée par des lames effrontées. J'ai vu des vagues dérisoires déjouer des vents rusés et des paquebots superbes y perdre contenance. J'ai vu le ciel égratigné d'éclairs nerveux et les nuages débonnaires s'y bousculer mollement. Sur la mer qui se reposait, j'ai vu un indiscret filet de lune se prolonger dans le noir et j'ai vu au matin le soleil s'éclater sur les flots excités. // [...]

Ma cachette

À deux pas de la maison où maman règne, je me suis trouvé un refuge, une cachette, un lieu mystérieux et peut-être dangereux dont je ne parle pas. On m'interdirait d'y aller à coup sûr ! // C'est le pont couvert, gris et dodu, à plat ventre sur la petite rivière Natagan aux rives boueuses, au courant paresseux qui aurait peut-être préféré couler vers le Sud. [...] J'y fais l'acrobate dans l'odeur du bois sec et poussiéreux. [...]



Louise Legault a rassemblé dans un recueil des textes épars en les classant par genre : contes, poésie (vers libres, haïku et prose poétique), réflexions, souvenirs, portraits, jeux d'atelier et pêle-mêle. Des textes offerts au fil des ans à des amis, des parents. Des fragments de vie réelle ou imaginaire. Ce livre fait en quelque sorte l'inventaire des genres littéraires expérimentés par l'auteure sur une longue période de temps, comme une rétrospective de son œuvre. Soulignons l'imagination, l'humour et la maîtrise de Louise Legault dans « Charabia » (p. 96) et « Six mots » (p. 101), des textes évoquant des exercices d'atelier d'écriture, à l'instar de « Éloge de la lenteur » (p. 41). « La légende du lac sans fond » est un bel exemple d'intégration d'un mythe amérindien dans un contexte contemporain (p. 60). Imprimé en France par les éditions Persée, le livre est distribué en librairie par Hachette Canada.

Claude Cournoyer

*De défis en passions - L'histoire d'une petite
Normande venue s'enraciner au Québec*

Éditions Tadtne

2012, 383 p., extrait p. 54, 55

ISBN 978-2-9813332-0-9 / 28 \$

Le trente septembre, nous refaisons en sens inverse le chemin parcouru à Pâques et, vers les quatorze heures, nous prenons pied à Paris, gare Montparnasse.

Sitôt arrivées à l'appartement et après avoir ouvert grand fenêtres et volets, nous filions au pas de course, au collège. Nous allions y chercher la liste des livres à acheter pour la rentrée du lendemain. Maman devait aussi régler certains détails avec Madame Daniélou la directrice, de plus en plus réticente à me voir régulièrement absente au troisième trimestre, surtout à partir du secondaire.

Maman finissait toujours par la convaincre et nous nous dirigeons ensuite vers Paris, en métro, pour aller nous procurer les livres scolaires d'occasion chez Gibert-Jeunes, boulevard St-Michel. De peine et de misère, nous venions à bout de la longue liste. Une fois sorties de la cohue du magasin et assises, fourbues, dans le métro pour rentrer chez nous, c'était pour moi un moment d'intense bonheur que de feuilleter ces livres. Je ne voyais pas le temps passer et notre station arrivait beaucoup trop tôt à mon goût!

De retour à l'appartement, nous cherchions le papier brun dont nous couvririons ces manuels. Je savais que mes camarades utiliseraient de jolis papiers fantaisie, glacés, souvent imprimés et je trouvais le mien un peu moche, mais je taisais ma déception ne voulant pas faire de peine à maman.

La concierge avait heureusement fait un petit marché pour nous permettre de nous restaurer jusqu'au lendemain.

Il était très vite l'heure d'aller me coucher pour être en forme pour la rentrée. Je m'endormais rapidement alors que maman...



Née au Mans en pleine guerre, adoptée en Normandie, l'auteure immigrée au Québec pour y retrouver un Québécois rencontré à Rouen.

Ce récit de vie débute le 6 mai 1943, le jour où une enfant abandonnée de deux ans est confiée à une famille adoptive, pour se clore sur une recherche des origines. Les épisodes pathétiques de ce récit de vie sont transcendés par une belle histoire d'amour et un cheminement personnel exemplaire. Des photographies de famille illustrent l'ouvrage.

Pour réaliser son projet d'écriture, Claude Cournoyer a fait partie d'un groupe lavallois de l'atelier d'écriture « J'écris ma vie ». Lien Internet : associationjecommaie.com. Les rencontres, animées par une bénévole, ont duré trois ans.

L'auteure a un site Web : leseditionstadtne.com. Paru à compte d'auteur avec le soutien technique de l'AQEI, le livre est offert en version papier ou e-Pub.

Claire Maltais

Madame Béa

MFR éditeur

2010, 392 p., extrait p. 9, 10
ISBN 978-2-922327-51-9 / 30 \$

Béatrice, songeuse, regarde par la fenêtre. Devant ses yeux, les champs s'étirent jusqu'à la ligne d'horizon délimitée par le fleuve. Les vaches qui étaient dispersées se regroupent tout à coup et descendent le coteau pour se rendre à l'étable. Elles ont senti l'odeur du foin. Les petits veaux batifolent autour de leurs mères, s'élançant en courses folles comme des enfants qui s'amusent entre eux.

Elle ne se lassait jamais de ce spectacle.

Elle sourit en pensant à la roue du destin qui, à 85 ans bien sonnés, la ramenait à ses paysages d'enfance alors qu'elle était une petite fille découvrant le monde sur la ferme paternelle.

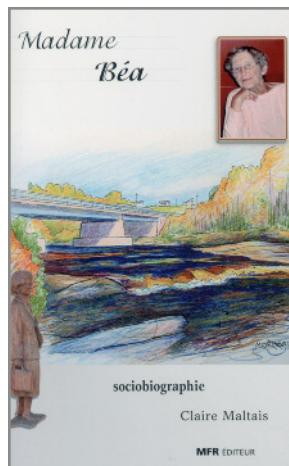
[...]

Tout a commencé, pour elle, lorsque Joseph Thibeault, l'oncle de Béatrice, alors vicaire au Petit séminaire de Chicoutimi, rendit un jour visite à un de ses amis qui était notaire à Rivière-du-Moulin, tout près de Chicoutimi. Il remarqua une jeune femme qui y travaillait comme servante. [...]

En la voyant, Joseph pensa tout de suite à son frère cadet Hermel qui, trop timide, n'osait pas fréquenter les femmes. [...]

Le jeune couple s'établit sur une terre à Saint-Félix-d'Otis. Le curé Thibeault, qui ne manquait pas d'ambition, voulait favoriser l'essor des vaches noires canadiennes au Québec. Il aida donc son frère à s'en procurer une quinzaine. Avec en plus quelques moutons, des poules et des cochons, il pourrait faire vivre sa famille décemment.

Les enfants ne tardèrent pas à remplir le berceau. Quatre garçons d'abord [...], puis le quatre mai 1924, arriva Béatrice.



Béa (Béatrice Thibeault) est la mère de Claire Maltais, l'auteure, et aussi celle d'Agnès que nous connaissons pour son rôle politique. Écrire la biographie de proches, c'est toucher « à tous les aspects de leur vie, allant du privé au public ». C'est aussi parler de soi, de sa place dans cette famille où Béa, mère de dix enfants vivants, est présidente de la Fédération des Cercles de Fermières, mairesse, commissaire, enseignante, préfète de comté. Mais le plus important pour l'auteure était « d'imaginer ce qu'elle pouvait ressentir », de « saisir l'essence de sa pensée ». Alors elle l'a écoutée, calepin à la main, se raconter. Est-il plus facile de débiter en écriture par notre vécu ? « Novice dans le domaine, écrit Claire Maltais, je n'osais pas encore lâcher la bride à l'imaginaire. » Notons en couverture le mot « sociobiographie ». Le livre a paru à compte d'auteur chez MFR. Commande : 514-648-7092 denise@mfrediteur.ca

Claire Pelletier

Les dé boires de la veuve

Première Chance

2013, 122 p., extrait p. 13, 14.

ISBN 978-2-924022-99-3 / 20 \$

Le voyage

Les chevaux aux pattes lourdes galopèrent, attelés pour les circonstances. De petites feuilles d'érable étaient suspendues à leurs oreilles comme des boucles aux couleurs du ciel.

Assis sur des bottes de foin, aux odeurs d'hiver, ils se dirigeaient vers la montagne, pour aller se sucrer le bec. Les couvertures de laine couvraient les jambes de la veuve Di Vino de Strasbourg, au grand désespoir de Monsieur Vodkachev qui clignotait de l'œil au son du rigodon. Elle dut déplacer ses pieds, les accotant contre le seigneur de l'Alsace, ce nouveau défroqué de si belle apparence, un homme qui voyait Dieu partout même dans les yeux de la veuve.

Les doigts du seigneur de l'Alsace soutenus par le fil d'une marionnette, dirigée par un magicien invisible, soudain explorèrent un endroit inconnu, cherchant à contrecœur un endroit chaud pour se réfugier.

La charrette s'est vue prise au piège, débordant de vie. Un trou, en plein cœur de la route, a béni le seigneur de l'Alsace. Il a perdu l'équilibre. Le ciel l'avait aidé, arrivant tout près de la veuve de Strasbourg, sur ses bas de nylon quadrillés d'un designer bien connu. Une maille à l'improvisiste, fatiguée du voyage, s'éternisait. Un chemin qu'il a suivi avec précision pour aboutir sur le genou de la veuve.

L'hiver s'était mis d'accord pour dorer leur peau, encore imprégnée des odeurs de la mer. Une mésange si digne avec sa voix de ténor est apparue, regardant son auditoire pour donner un concert gratuit.



Claire Pelletier a-t-elle voulu expérimenter l'écriture automatique en même temps que le genre surréaliste à thématique gastronomique ? Possible. L'idée est certes originale. Au 3^e tiers du livre, survient une diversion dans le récit : un chapitre où personne n'a de nom poétise joliment une naissance de têtes de violon (p. 81 à 83). Dans le suivant, de la même inspiration, de précieuses voyageuses incarnent des épices exotiques (p. 85 et 86). Un autre conte la légende du gombo (p. 91 et 92), et un autre encore – sorte d'inventaire de symboles –, la cueillette des cerises (p. 97 et 98). L'auteure a confié l'édition de son livre à une maison à compte d'auteur, laquelle a pris en charge, l'illustration en couverture, l'infographie et finalement l'impression. Les éditions Première Chance vendent leurs livres sur Internet au Canada et en France, versions papier et numérique, ont un stand dans des salons du livre. Le livre est en librairie.

Carol Cloutier

Discographe des années 50-59

Éditions rpm

2012, 518 p., extrait p. 302, 35, 222, 344

ISBN 978-2-9812743-0-4 / 35 \$

Exemple d'entrée



ALYS ROBI
Auteure et interprète Québec

(Alice Robitaille) Québec, 1923—Montréal, 2011

Première star de variétés du Québec. Elle a débuté sa carrière sur disque en 1944. Elle s'est fait connaître à Londres en participant à la première émission télé de la BBC et à New York, Hollywood, Rio de Janeiro, Mexico et Paris durant les années 40.

	78	RCA Victor	56-5160	1948
La vie en rose				
Samba samba	45		57-0006	1949
C'est Noël	78	Quality	210	1958 f
Le pape Pie XII	45			
Anna Plus je l'aime	78	Quality	211	1959 d
	45			

© photo Galy

Extraits puisés ici et là

ANNETTE & CARMEN

Les sœurs Annette et Carmen Richer ont formé le premier duo féminin country au Québec à avoir enregistré. « Bonjour mon soleil » est la première version de la chanson « Quand le soleil dit bonjour aux montagnes ». Les paroles françaises ont été composées par Carmen Richer avec l'aide de sa sœur et du pianiste Edmond Moreau, d'après la musique de la chanson américaine « When the Sun Says Goodnight ». Cette version française surpassa par la suite la version originale américaine, même aux États-Unis, pour devenir « The French Song ».

MICHEL LOUVAIN

Il est la première grande idole de la jeunesse québécoise et le premier artiste québécois qui suscite des scènes d'hystérie collective dès 1958. Sa popularité a donné à notre industrie du disque un élan sans précédent. [...]

TI-GUS (*Réal Béland*)

[...] Il forme avec Denise Émond le duo « Ti-Gus & Ti-Mousse » vers le milieu des années 40. [...]



Quel travail colossal et méticuleux ! Voici un répertoire discographique des 45 et 78 tours de la chanson francophone au Québec durant les années cinquante. Le fruit de douze années de recherches passionnées d'un archiviste amoureux d'une musique populaire qui a précédé sa naissance. Ici, donc, pas de motivation nostalgique, mais une reconnaissance de l'intérêt historique du palmarès francophone de l'époque. La majorité des entrées sont illustrées par une photographie de l'artiste ou la reproduction de la pochette du disque. La notice biographique de l'interprète est suivie des renseignements sur les enregistrements des années 1950, comme dans un catalogue. L'ouvrage comprend des index des titres et des interprètes, un « livre des records » et un palmarès par année de la décennie. N.B. : L'auteur achète ou reçoit en don vos vieux vinyles dans un but de repertoriage et de conservation. Commande : 819-827-3863 lediscographe@yahoo.ca

Claude Drouin

Passerelle ouest –

L'Assomption et autres lieux

Claude Drouin éditeur

2013, 116 p., extraits p. 7, 15, 16

ISBN 978-2-9812125-7-3 / 15 \$

Cicatrice de sucre

L'Assomption, 6 février

Passerelle ouest. Superposés au fond blanc de la rivière gelée, les arbres, comme un casse-tête de lamelles.

Le temps, regardé sur fond de rien, c'est la même chose.

Quand il nous passe entre ses heures, c'est qu'il a coulé; quand on le coince dans l'instant, il nous marque au fer.

Cicatrice de sucre aussitôt et vite fondu au four de l'oubli.

Parfois.

Bleu et pourpre

L'Assomption, 6 mars

Rue de L'Ange-Gardien. Autour du collège, ça sent l'étude, mais pas tellement.

L'amitié, surtout.

*

Rue Saint-Étienne. Je marche plus lentement aujourd'hui parce qu'il y a un petit peu plus à voir sous le soleil.

*

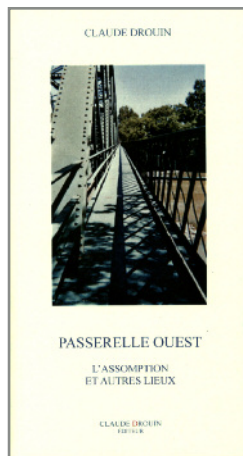
Lavaltrie.

Au quai, la glace est en éponge. L'île Hervieux est à nouveau inaccessible à pied.

*

Combien de cailloux les enfants du monde ont-ils lancés dans l'eau ?

*



Voici le septième livre publié en autoédition par Claude Drouin. Présenté dans la collection « Promenades et voyages au Québec », il s'agit d'un récit de voyage poétique, à la fois semblable et différent de son recueil oblong, *Dormir dans la mer*. Semblable par les déambulations, différent par ses instantanés, des fragments qui s'offrent à la vue et se prolongent dans la tête et le cœur. En somme, le carnet de notes d'un poète qui aime la marche et la nature. Un genre qui n'est pas sans évoquer *L'écho de l'étroit chemin*, le journal de voyage quasi mythique de Bashō, figure majeure de la poésie japonaise du XVII^e siècle. La même extrême attention à la nature. De l'intériorité. Au fil de ses pérégrinations, Claude Drouin fait quelques photos des lieux, dont celle de la couverture. Imprimeur : Le Caius du livre. Commande : claudedrouin@videotron.ca

Hélène Perras

Un homme en sarrau blanc – Claude Martineau, pharmacien à Saint-Martin de 1953 à 1995

Carte blanche

2013, 219 p., extraits p. 60, 61

ISBN 978-2-89590-201-0 / 25 \$

À quelques mois de là, la veille de Noël, la pharmacie n'a pas désempli de la journée. La caisse enregistre 100\$ de ventes. Hélène et Claude sont fous de joie, le succès est assuré ! Alors, en compagnie d'André, volontaire de toutes les corvées, on réveillonne joyeusement avec Lucie dans sa chaise haute. Puis, André dort le reste de la nuit de Noël sur le parquet : « Avec un oreiller et la douillette, ce sera parfait ! »

Avec l'arrivée du printemps, Claude met sur les tablettes des produits saisonniers : lunettes de soleil, lotion à bronzer, balons, jouets de plage et présentoir de cartes de souhaits. L'exiguïté des lieux devient un problème, mais qu'importe ! Des produits cosmétiques font aussi leur apparition en pharmacie. Le représentant de Revlon apporte plusieurs caisses de marchandises ; il installe un présentoir tout en miroirs biseautés et un plateau d'échantillons sur le comptoir vitré. Cela fait joli, comme dans les grands magasins. Lucie, qui commence à marcher derrière les comptoirs, aime bien se faire hisser par Claude pour se regarder dans les miroirs de Revlon. À quelque temps de là, Lucie souffle une première chandelle sur son gâteau d'anniversaire. La vie est belle. Et cela continue.

Un jeune médecin de Saint-Laurent, Robert Lavigne, prospecte le secteur. Il fait du remplacement tout en cherchant un bureau. Claude et Robert se lient d'amitié ; l'avenir dira le reste. Robert va se marier, il vient nous présenter Lucie Gratton, sa future femme. Quel beau couple d'amoureux ils font ! Les yeux dans les étoiles, ils se tiennent par la main.

Hélène Perras

UN HOMME EN SARRAU BLANC



Un homme en sarrau blanc a pour sous-titre : « Claude Martineau, pharmacien à Saint-Martin de 1953 à 1995 ». Il s'agit du mari de l'auteure, récemment disparu. Dans son « devoir de mémoire », Hélène Perras a choisi de parler d'elle à la troisième personne, cherchant à s'effacer derrière l'homme de sa vie. Si le récit est empreint d'admiration et d'amour, il est avant tout la chronique d'une époque. Sous nos yeux se développe un nouveau quartier de Laval, après que sa vocation agricole eut été sacrifiée au début des années 1950. Pour nourrir le récit, la femme du pharmacien a puisé dans leurs souvenirs communs avec une remarquable précision, recueilli une quarantaine de témoignages et ouvert l'album de ses photos de famille.

L'ouvrage paru à compte d'auteur a bénéficié de l'aide technique des éditions Carte blanche. Commande : atelier.hperras@videotron.ca

Ginette Rochon

Dixie de Dalesville

Ginette Rochon, éditrice

2012, 78 p., extrait p. 23, 24

ISBN 978-2-9813274-0-6 / 15 \$

Dixie rentre au bercail, heureuse d'aller retrouver son monde. Comment peut-il en être autrement ? Elle vit chez de bonnes personnes et commence à se faire des amis lors de ses sorties dans les bois. Tout est tellement beau autour d'elle, c'est l'été avec le soleil, les fleurs, les arbres bien fournis pour mieux cacher les oiseaux.

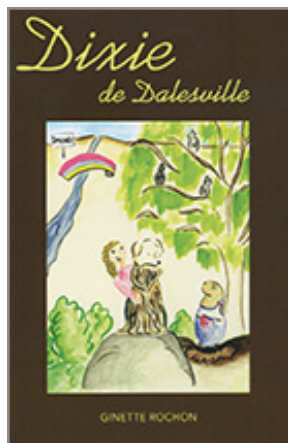
Que se passe-t-il donc ? Charlie pleure et malgré les efforts de Boris, elle reste inconsolable. Sensible, Dixie n'aime pas voir pleurer qui que ce soit, surtout pas une enfant, encore moins sa Charlie. Tout en jetant un regard interrogateur à son vieux compagnon, elle se précipite en gémissant vers sa jeune maîtresse. Elle glisse son museau sur son visage, lui écarte les mains et boit ses larmes. Elle guette une lueur de consolation dans ses yeux. Charlie perçoit le regard plein d'empathie de sa chienne. Cela la réconforte et elle en a bien besoin. Elle ravale ses larmes tout en caressant ses deux admirateurs.

– Papa et maman se sont chicanés très fort. C'est la première fois que j'entends papa crier après maman. Elle pleurait. Je n'en pouvais plus. J'ai fermé la porte de ma chambre et me suis mis la tête sous mes oreillers pour ne plus les entendre.

Ses deux compagnons à quatre pattes échangent un regard complice.

– Mais pourquoi ? avance Boris, décidé à utiliser son droit d'aïnesse.

– Papa n'a plus de travail, nous manquons d'argent. Maman dit que nous devons vendre notre maison. Je ne veux pas m'en aller. Tous mes amis, tous les animaux que j'aime sont ici.



À un moment de sa vie, l'auteure a croisé une chienne errante nommée Dixie et que le quartier avait adoptée. Un animal parmi d'autres qui l'ont inspirée dans sa quête du bonheur. Elle a écrit ce conte pour tous ceux, petits et grands, (7 ans et plus) qui se sentent différents, sont confrontés à des choix difficiles, ont du mal à pardonner, sont angoissés par le changement, vivent un deuil ou une maladie, croient en la force de l'amitié et apprécient la compagnie des animaux. Elle écrit dans le prologue que nous partageons avec eux « la capacité d'aimer, le plus sûr chemin pour trouver le bonheur ». Elle pense que Dixie « voulait ABSOLUMENT être heureuse ». Si Ginette Rochon n'a pas eu recours à un éditeur, elle a confié la mise en page à une graphiste et a commandé une dizaine d'illustrations en couleur d'un rafraîchissant style enfantin.
Commande : ginette.rochon@sympatico.ca

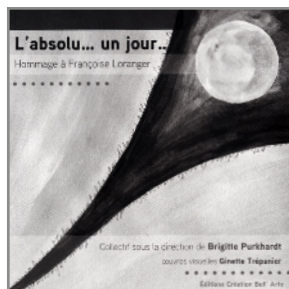
Collectif sous la direction de **Brigitte Purkhardt**
œuvres visuelles de **Ginette Trépanier**

L'absolu... un jour... Hommage à Françoise Loranger

Création Bell'Arte

2013, 225 p., extraits p. 84, 89, 142, 145

ISBN 978-2-923033-45-7 / 20 \$



*À partir du moment où l'on cesse
d'inventer le monde, être mort ou vivant...
c'est presque la même chose !*

Françoise Loranger

Extraits puisés ici et là dans les textes de gens de plume

« Je ne compte pas me coucher tard, mais j'ouvre la télé. *Les Beaux dimanches* présentent *Encore cinq minutes* de Françoise Loranger. [...] Une image de la pièce me poursuit depuis cette époque, une seule [...] L'image est puissante et me pénètre au cœur. »

Gilles Jobidon

« Il semble bien que ces murs blancs, au centre d'*Encore cinq minutes*, n'aient pas livré de votre vivant aux critiques toute leur charge signifiante... »

Nane Couzier

« Ça y est, je me représente parfaitement le personnage de Mathieu qui écrivait des poèmes, dans le roman [de Françoise Loranger]. Il s'agit encore d'un extrait. Ce carnet en est plein.

– C'est ça ! je dis en le lui rendant. L'étudiant aux lunettes noires est un Mathieu contemporain. Vas-y, rejoins-le ! »

Sylvie Massicotte

« *Diriez-vous que Mathieu, c'est vous ?* a-t-il demandé avec un petit sourire, parodiant Flaubert et son fameux *Mme Bovary*, *c'est moi*. »

Linda Amyot

Gens de théâtre participants

Guy Fournier • Benoît Girard • Marjolaine Hébert • Paul Hébert • Andrée Lachapelle • Rita Lafontaine • Albert Millaire • Aubert Pallascio • Gérard Poirier

Dans la foulée du Prix Françoise-Loranger créé en 2011 par l'Association des auteurs de la Montérégie, cette dernière s'est associée à la Corporation Champs Vallons de Lanaudière pour rendre un nouvel hommage à la regrettée dramaturge qui aurait fêté ses 100 ans. Brigitte Purkhardt, la directrice littéraire, a sollicité la participation de gens de théâtre, qui ont livré des souvenirs, des anecdotes, et celle de gens de plume, certains moins connus que d'autres, tous inspirés par l'œuvre de Françoise Loranger, l'auteure de l'inoubliable « Sous le signe du lion ».

Le tout réussit à concilier les genres : témoignage, essai, récit, poésie, lettre, nouvelle, anecdote, théâtre, jeu-questionnaire. Notons l'hommage de Ginette Trépanier, sous forme d'installations et d'encre calligraphiée en tons de gris.

La publication de ce collectif a bénéficié du soutien de Marie Malavoy, ministre responsable de la Montérégie, et de plusieurs autres élus.

Commande : 450-670-2012
mandragore@videotron.ca

POUR GAGNER CE LIVRE : VOIR PAGE 60.

Horizontalement

- 1 Auteur de « La fiancée américaine »
- 2 Dogue - Conjonction
- 3 Versificatrice - Fleuve d'Italie
- 4 Conifère ou ustensile - Brome - Dieu solaire
- 5 Echangé au badminton (pl) - Antimoine
- 6 Noé s'y serait échoué - Nuança
- 7 Abréviation religieuse - Volume - Ivre
- 8 Missile français - Possessif - Note
- 9 Degré d'élévation
- 10 À faire souvent avec les livres à succès

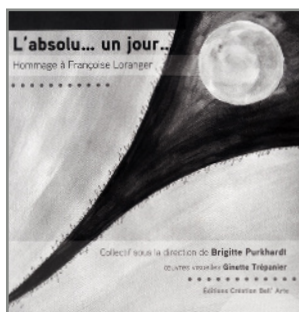
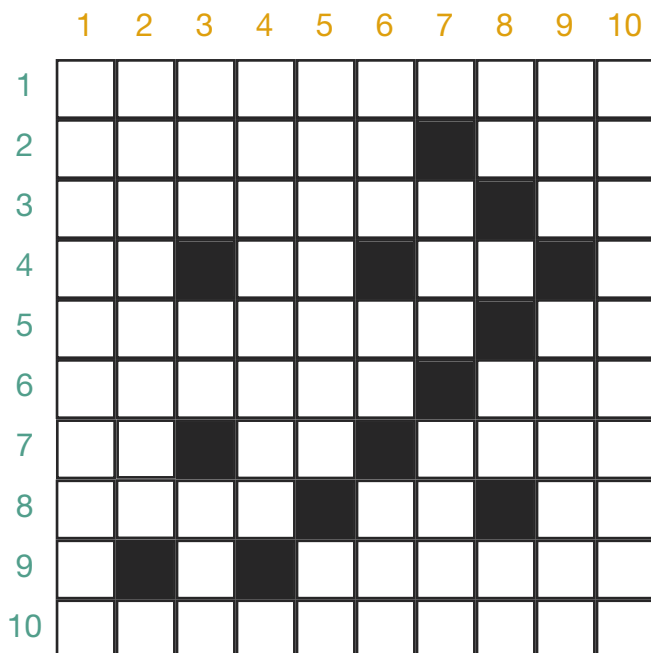
Verticalement

- 1 Ce que fait l'écrivain
- 2 Racine condiment (pl)
- 3 Imagerie par résonance magnétique - Article défini - Cheval
- 4 Chiens
- 5 Extrait de bréviaire - Neptunium
- 6 Pronom indéfini - Bouts de tout - Station orbitale russe
- 7 Lentille - Enchanté
- 8 Ancien oui - Drame japonais - Éminence
- 9 Élégant - Dessert glacé d'origine américaine
- 10 Poète lyrique

Solution du numéro précédent (n° 31)

	1	2	3	4	5	6	7	8	9	10
1	L	O	U	I	S	C	A	R	O	N
2	I	S	B	N		A	M	E	N	A
3	M	E	A	N	D	R	E	S		R
4	I		C	E	R	I	S	I	E	R
5	N	I		S	O	S		S	U	A
6	A	L	U		L		U	T		T
7	I	L		F	E	R	R	A	R	I
8	R	I	M	E		S	A		I	O
9	E	C	U		O	V	N	I		N
10	S	O	A	P	O	P	E	R	A	S

Solution dans le numéro 33



Offert par les éditions Création Bell'Arte, ce collectif dirigé par Brigitte Purkhardt et illustré par Ginette Trépanier rend hommage à la dramaturge Françoise Loranger, l'auteure, entre autres, de l'inoubliable téléroman « Sous le signe du lion ». Les signataires des textes rassemblés sont gens de théâtre et de plume. Plus d'informations sur le contenu en page 59.

Postez votre participation (cette page) à :
Mots croisés Le passeur
12306, boulevard O'Brien
Montréal, Qc H4J 1Z4

Nom

Adresse postale

.....

.....

Téléphone

Courriel

Le sort a favorisé **Ginette Beauséjour**
de la région **13 Laval**.

Elle remporte le livre offert dans le numéro précédent.

Les auteurs membres de la FQLL sont invités
à expédier leurs publications à la revue
pour alimenter la section **Livres ouverts**



AVRIL

AOÛT

DÉCEMBRE

LES TROIS NUMÉROS ANNUELS DE LA REVUE

le passeur

ET LA FÉDÉRATION QUÉBÉCOISE DU LOISIR LITTÉRAIRE

SOUHAITENT À TOUS LES MEMBRES DE CONTINUER

À S'EMBALLER POUR LE LOISIR LITTÉRAIRE

ET À DÉBALLER LEURS TALENTS AFIN DE LES PARTAGER.

fqll.ca

En ligne : la programmation des ateliers d'écriture et de lecture,
le calendrier des activités participatives des membres collectifs,
les bulletins d'adhésion individuelle et collective
ainsi que le formulaire de soumission de textes, de livres et d'illustrations.

Le passeur

Fédération québécoise du loisir littéraire
numéro 32 / décembre 2013 – 3 numéros par année
ISSN 1914-2765 (Montréal. Imprimé)
ISSN 2291-4978 (Montréal. En ligne)

